

Albert Bièvres

TAPIS

Roman

Quand le poisson est pris, on oublie
la nasse. Quand le lièvre est capturé,
le piège n'a plus d'intérêt...

Tchoang-tzeu 26 – L

Trad. Léon Wieger

I

Regardez-moi

- Regardez-moi.
- Je la fixe.

En général, j'évite de fixer les gens. Ils n'aiment pas trop. Ça les gêne de se sentir observés. Au bout de quelques secondes, ils laissent transparaître une émotion, ou plus. Quand on garde les yeux fixés sur son vis-à-vis, c'est pour l'intimider en général. Cela fait partie des codes. Les codes humains, c'est comparable au fonctionnement d'une machine. En beaucoup moins élaboré parfois, mais plus souple d'utilisation. On ne regarde pas à la dépense. Tant de connexions pour n'aboutir qu'à des résultats souvent simples. Dans un dispositif matériel, chaque pièce a son utilité. Le moindre animal dispose d'une machinerie infiniment plus complexe, et sans doute une majorité de pièces qui ne lui serviront jamais de rien. La vie ne regarde pas à la dépense. Vous pourrez vous entraîner jusqu'à ce que muscles et tendons se grippent, exercer votre mémoire, vous efforcer d'utiliser votre cerveau de la façon la plus efficace qui soit, vous croire l'espace d'un instant supérieur à un autre spécimen de votre espèce. Cela s'arrêtera là. Vous ne pouvez pas fonctionner à plein régime. Je n'ai pas besoin de rêver.

J'ai mes talents comme chacun, et j'ai consacré tout mon temps aux mécanismes les plus élaborés. Dans le monde, je m'occupais de la partie informatique de plus en plus envahissante dans les automobiles produites par la firme qui m'employait. J'organisais des stages pour les garagistes. Il leur faudra bientôt une formation équivalente à celle d'un ingénieur aéronautique pour changer une roue. Et c'est tant mieux. L'utilisateur doit payer chèrement le droit d'encombrer la chaussée. Ce n'était que la partie émergée, et rémunérée, de mon activité. Toute matière inerte ne demande qu'à vivre en symbiose avec une autre matière inerte. Je ne me suis jamais lassé d'explorer toutes les possibilités. Elle envahit le paysage en lui imposant d'autres structures, pour épouser le rythme de nos frénésies. Je suis né bricoleur, pour employer les mots de mon père qui aurait bien voulu me voir faire des études de dentiste, afin de reprendre son cabinet. C'est ma sœur qui s'y est collée. Moi, j'adorais collectionner les instruments. Tous mes cadeaux de Noël ont été des outils. Quand j'ai fait mes études supérieures de bricoleur, j'étais déjà capable de réparer la plupart des dysfonctionnements dans notre demeure. Pas besoin de convoquer le plombier, le maçon, le couvreur.

Quand il a fallu nous établir, notre maison, c'est moi qui l'ai bâtie, des fondations à la cheminée, avec mes économies, le gros oeuvre et la finition. Quand il a fallu nous établir, notre maison, c'est moi qui l'ai bâtie, des fondations à la cheminée, avec mes économies, le gros oeuvre et la finition. L'endroit où sont réunis tous les fusibles, d'après Caroline, on dirait le cockpit du Concorde. Caroline, c'est ma femme. Je m'appelle Saturnin. Des noms de canards et de tortues.

Nous étions faits pour nous entendre. Ce n'est pas moi qui le prétends, c'est Caroline. Elle a de l'esprit pour deux. Et elle dévore des livres pour deux. Moi, j'ai mes hangars-ateliers qui jouxtent la baraque. J'adore quand elle me

raconte. La façon dont on bricole un livre, ça ne m'a jamais intéressé. Un pur manuel, pour employer la même expression que mes maîtres, quoique j'aie coupé au lycée technique, où l'on rencontre plus de branleurs que de vrais manuels. On m'accordait pour le reste le bénéfice du doute parce que j'arrivais à écrire correctement dans ma langue maternelle, et que les langues scientifiques, toutes farcies qu'elles soient de symboles, ne m'ont jamais posé de problèmes. Je me suis révélé plus tard capable de concevoir des algorithmes efficaces et simples. Mais j'éprouve le besoin de toucher ce que je fais. C'est du charabia, sans doute, mais je ne vois pas d'autres moyens d'exprimer l'idée. Un besoin qui n'a été qu'à moitié assouvi dans mon métier.

Quoi qu'en pensent d'aucuns, un entretien minutieux épargne beaucoup de peine. Caroline s'en amuse. Le matin, après m'être dégourdi les jambes sur mon VTC, c'est l'inspection. Je m'assure que tout fonctionne. J'ai conçu, bien avant que ce fût à la mode, une maison écologique. Elle ne m'a coûté que le prix du terrain, des matériaux, et la curiosité de quelques badauds qui me traitaient d'illuminé. Un chantier de deux ans. On louait en attendant. Il a fallu la complaisance d'un architecte de nos amis pour que les plans fussent acceptés. Il n'est au courant que des trouvailles techniques les plus évidentes. La maison, flanquée de son éolienne, avec ses capteurs sur le toit, que je ne pouvais cacher, suscitait la curiosité des spécialistes. Je ne suis pas un militant. Je me suis empressé de doucher l'enthousiasme de quelques fondus. Charbonnier est maître chez soi. J'ai construit mon garage et mes ateliers selon les mêmes principes. Je n'ai besoin de personne pour réparer ma voiture. Je n'ai d'ailleurs jamais eu à la réparer. Quand je travaillais encore, elle avait droit à sa révision hebdomadaire. Après vingt ans, elle a l'air de sortir de l'usine. Presque une pièce de collection. Pour complaire à mes employeurs, j'en changeais régulièrement. J'ai cessé de le faire quand je suis parvenu au sommet de la hiérarchie. Je la sors d'ailleurs très peu. Je suis un être d'une autre époque. Bien que gagnant bien ma vie, je n'ai jamais pris de crédit. Je n'achète que ce que je peux acheter cash. Vu ce que je dépense, je dispose de confortables revenus, que nous dilapidons libéralement, Caroline et moi, quand nous en ressentons l'envie. Nos enfants ne partagent pas mon goût de la belle ouvrage. Je passe souvent chez eux pour effectuer les réparations nécessaires. Il leur arrive de m'appeler quand ils ont un pépin. Je ne suis jamais parvenu à leur inculquer les précautions les plus simples. Quand nous sortons de chez nous, nous descendons à l'hôtel. Je ne vois pas l'intérêt de posséder des résidences secondaires qui nous imposent leurs contraintes. Je ne pourrais pas les entretenir comme la principale.

Je me suis bien gardé de m'étonner qu'on me mît en garde à vue. C'est un privilège des autorités que de pouvoir retenir un citoyen quand elles manquent de preuves convaincantes. Depuis quatre ans, on trouve dans les endroits où je me rends au début de l'été, avant les grandes transhumances, des jeunes filles étranglées après avoir été violées. Toutes ces filles, très jeunes, sont parties de chez elles sur un coup de tête. La première s'est fait étrangler à Cascais (Portugal), la deuxième à Inverness (Écosse) – Caroline voulait apprécier les charmes d'une nuit vraiment blanche ; la troisième à Cancale (Île-et-Vilaine), la quatrième à Prague (République Tchèque). Circonstance aggravante, des trottineurs du dimanche sont tombés sur un

cinquième cadavre, à quatre kilomètres de chez moi, au bord du Canal, que je hante tous les jours à l'aube, avec mon vélo, comme le savent tous les pêcheurs du coin. Je conçois qu'un tel faisceau de coïncidences puisse me rendre suspect. Il n'est pas exclu que mon habileté manuelle dans les domaines les plus divers me donnent quelques atouts dans l'art de tordre le cou à des jeunes filles en rupture de ban.

J'ai droit, pour la seconde fois, à l'exposé minutieux de ce qui pourrait être retenu contre moi, si je le voulais bien. Je suis sommé de trouver une explication valable. J'étais là, j'avais l'occasion, comme bien d'autres touristes, des penchants sans doute, comme tout le monde, la possibilité sans doute de violer et d'étrangler un tendron largué, pas besoin de chercher l'arme du crime. Je ne cessais de regarder mon interlocutrice. La machine tournait à plein régime, comme celui des moteurs d'une voiture à l'heure de l'auto-bilan. L'avantage des véhicules qui passent l'examen, c'est qu'ils ne provoquent pas d'embouteillages. Le dernier cadavre a donc été trouvé au bord du Canal, non loin de Castevin (Castovi pour les gens du cru qui ne parlent plus le dialecte depuis deux générations, mais tiennent à ce que les deux noms figurent sur le panneau à l'entrée de notre agglomération) où j'habite, ce qui est censé m'accabler. D'autant plus que ma mise en examen n'a pas manqué de susciter la curiosité des journalistes.

– Avouez qu'il y a de quoi être intrigué.

C'est la seule chose que je suis disposé à avouer. Mais l'impératif me semblant une simple figure de rhétorique, je préfère continuer à la regarder. À force, ça commence à la gêner. Cela semble exaspérer le collègue qui l'assiste, et dont je sens qu'il viendrait à des voies de fait, sans aucun égard pour les cheveux blancs qui me restent. Il entreprend d'accélérer le mouvement.

– Comment expliquez-vous un tel faisceau de présomptions ?

Enfin une véritable question. Je m'efforce de rester objectif.

– Si je me l'expliquais, je m'empresserais de vous l'expliquer. Ne serait-ce que pour écourter un entretien qui ne représente pour moi qu'un intérêt bien limité, puisque vous n'envisagez pas, ce me semble, de solliciter mon assistance. Je vous aiderais volontiers à m'innocenter, mais je ne vois pas comment. Je comprends bien que je suis le seul suspect que vous ayez à vous mettre sous la dent, ce n'est pas une raison pour essayer de vous induire en erreur, surtout à mon détriment. J'admets également que vous souhaitiez obtenir des aveux, fussent-ils mensongers, en me faisant, comment dites-vous ? craquer, puisque c'est apparemment votre mission. Mais je crains que cela ne fasse pas vraiment avancer votre enquête.

– Nous avons affaire à un rigolo, grince le fonctionnaire.

La dame ne l'a pas apparemment entendu :

– Votre discours se tient, Monsieur Plech, ce qui ne saurait, vous en conviendrez, constituer pour nous une garantie.

Outre le fait que l'on ne me traite jamais par mon patronyme au village, l'on dit M. Saturnin, je ne vois rien à redire. Cette fonctionnaire est tenue de garder un ton officiel. J'attends patiemment les questions que l'on se doit de poser à un éventuel obsédé.

– Vos relations avec votre épouse vous semblent-elles satisfaisantes ?

– Nous nous ajustons heureusement.

J'emploie à dessein un terme d'artisan. Pour cette dame, l'idée que deux êtres s'ajustent comme deux pièces ne s'impose pas d'emblée. Ses compétences linguistiques lui permettent de sentir que l'adverbe semble adéquat pour ce que je veux dire. Trop adéquat. S'ils sont restés courtois jusque là, c'est qu'on a déjà fait appel à mes compétences il y a quelques années. La formation des policiers à l'informatique laissait encore à désirer. Ils avaient saisi l'ordinateur d'un particulier qui ne s'embarrassait pas de scrupules. Les programmes de ces machines est plus ambitieux que ceux que l'on trouve dans les véhicules ordinaires, et l'indélicat n'avait pas eu le loisir de récupérer son disque dur. Malgré toutes les sécurités (il touchait vraiment sa bille), il ne m'a pas fallu plus d'une vingtaine de minutes pour dépiauter tout ça. Faites donc suivre à quelques membres de votre équipe quelques stages approfondis. Faut vivre avec son temps. Une façon polie de leur faire savoir que je ne suis pas un auxiliaire de police. Un peu plus tard, je leur ai installé leur propre matériel, en tenant compte des dernières trouvailles. Je garde les miennes pour moi. Malgré les charges, ils hésitaient à priver le village d'un plombier, d'un électricien, d'un couvreur toujours prêt à rendre service. Mes propres innovations je les garde pour moi. Pas question de les faire breveter. J'ai eu à m'entretenir avec un représentant de hackers mécontents, en terrain neutre, à une table correcte. J'avais installé dans mes programmes un dispositif boomerang qui m'épargnait la peine de les nettoyer régulièrement. De quoi griller ceux des intrus qui s'amusent à introduire des virus, en remontant à la source quelles que soient les précautions. Des tas de saletés traînent sur la toile. Il en est qu'aucun filtre ne réussit à désamorcer. Mon système touche directement le responsable. On avait jugé bon de m'envoyer un ambassadeur. Mon espièglerie avait occasionné quelques frais. Ce n'est pas rien de remplacer des installations irrémédiablement grillées. J'avais immédiatement rassuré l'ambassadeur. Non, je n'avais pas l'intention de commercialiser le logiciel. Cela reviendrait à me lancer dans une stupide bataille de tranchées, les assiégés et les pirates rivalisant d'ingéniosité. Autant de temps perdu. Je proposais une paix armée. Dès qu'une image apparaîtrait, cela voudrait dire, tenez-vous en là, braves gens. Tant pis pour ceux qui passeraient outre.

Je garde aussi pour moi mon système contre les maraudeurs. Une petite gageure que je m'étais proposée au moment de construire ma baraque écologique. Parvenu à un certain point, celui qu'on n'a pas invité déclenche un mécanisme qui ferme toutes les portes. Et elles sont solides, aussi difficiles à forcer que l'entrée. Pendant que l'alarme couinera comme une âme en peine, et qu'à l'intérieur on profitera d'infra-sons du genre déplaisant. Sous les tuiles du toit et les capteurs, un système de résilles juxtaposées où les masses s'enfoncent en vain. Je n'en serais quitte que pour les réparations. Je n'ai rien contre les maraudeurs. Si l'on ne sait comment s'y prendre, mon matériel devient carrément inutilisable dehors. Et j'ai assez de sous pour le remplacer. Pas de meubles de prix, pas de bijoux. Ce qui m'amusait en fait, c'était la prouesse technique, le bricolage. Et ce à partir d'objets que l'on peut trouver dans le commerce. Les bons jardiniers ont la main verte. Je l'ai pour tout ce qui touche la matière. J'aurais pu suggérer bien des innovations quand je travaillais dans l'informatique automobile. Je les réserve pour mon usage particulier.

Je suis la providence du quartier. On l'a vu quand un accident industriel a provoqué un peu partout des déplacements et des fissures. Il n'en a coûté aux usagers que le prix du matériau. S'agissant de notre maison, j'ai mes propres alertes. Caroline est une bonne jardinière. Je lui ai installé un réseau de goutte à goutte si efficace qu'on pourrait l'utiliser dans un désert. Ce qui ne la dispense pas de sarcler, d'ébouillanter les mauvaises herbes, de s'occuper des arbres. Ce n'est pas mon rayon. Les cellules vivantes échappent à mes attentions. Je n'aurais pas fait un bon médecin. Ni un bon dentiste quoi qu'en ait mon père. En revanche je suis fort sensible aux mécanismes qui se créent d'eux-mêmes quand deux êtres vivants ou plus de la même espèce se trouvent en présence. Quoique l'on en pense, les phénomènes éthologiques obéissent à des lois mécaniques. Et les lois mécaniques relèvent de mes compétences. Deux individus donnés effectuent, quand leurs relations se prolongent, des réglages dont ils restent inconscients, et qui échappent aux protocoles. C'est pourquoi je nourris quelques doutes sur l'analyse. Celui qui interprète ce qu'il entend, et pose de temps en temps une question, quand il ne se contente pas de hocher la tête, ne fait que mettre en branle une relation censée donner des résultats. C'est aussi pertinent que lorsque des syndicalistes se mettent à plusieurs pour pondre une motion. On aboutit à quelque doléance dans le jargon couramment accepté. Je ne connais pas les gens. Mais je peux saisir les procédures de mise au point. Surtout celles qui répondent à certaines exigences, comme celles d'un interrogatoire. Un équilibre a fini par s'établir entre la commissaire qui aimerait bien que l'affaire avance, le lieutenant qui l'assiste et moi-même. Ce qui ne rassure pas le lieutenant. L'affaire pourrait tourner à mon désavantage. Tant pis pour les services rendus. Il entreprend de me bousculer.

– Je t'en foutrais des ajustements heureux ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Comment ça se passe ? Regarde-moi !

Je ne puis regarder deux personnes à la fois. Je cesse donc de fixer la dame, pour satisfaire le monsieur. On va essayer de répondre le plus exactement possible bien que l'on soit justement agacé. À quoi rime ce brusque tutoiement ? Est-ce que je lui demande s'il lui fait feuille de rose, à sa morue officielle ?

– Connaissez-vous les paroles de "*Jean-Gilles, mon gendre*" ? Une chanson de salle de garde.

– Mais c'est qu'il se fout de nous ! Et il essaie de nous mener en bateau !

Une impertinence pour le faire sortir de ses gonds, et mesurer ses rapports avec sa supérieure.

– Je ne vous invite pas à m'accompagner à Messine. Nous n'avons pas assez d'atomes crochus.

Normalement, j'ai droit à un pain. La dame ne détourne pas les yeux pour l'autoriser à me le filer. Elle ne quitte pas la salle. D'un regard, elle calme les débats.

– Trouvez-vous que c'est vraiment le moment de plaisanter ?

– Je ne plaisantais pas. Une bonne analogie fait gagner du temps. Un certain Jean-Gilles, qui vient de se marier, demande à son beau-père, à propos de son épouse : "Mais que devons-nous faire quand nous sommes entre nous ?" Je vous épargne les suggestions du beau-père. Les chansons de salle de garde n'obéissent pas aux règles de la bienséance. Mais je donne

la réponse qui me semble la plus appropriée : on fait ce qu'on peut et ce qui plaît. Nous dirons donc que Caroline et moi, nous parvenons encore à faire ce qui nous plaît, sans avoir besoin de chercher des expédients pour arriver à le faire. Le détail ne concerne guère l'affaire qui nous occupe. Je n'ai jamais violé ni étranglé Caroline, qui d'ailleurs n'a que cinq ans de moins que moi, et se sent parfaitement à l'aise en société, ce qui ne semble pas être le cas des victimes. Mes bricolages m'occupent suffisamment pour que je n'aie pas besoin d'occuper mes mains autrement, même en vacances. Et encore moins ici, où je suis souvent sollicité pour différents travaux. Pas besoin d'une enquête de proximité pour vous en assurer. Cela dit, je comprends votre attitude, vous n'avez pas qu'un cadavre sur les bras.

Caroline aurait ajouté que ce n'était pas une raison de me les coller sur le dos. Les calembours ce n'est pas mon fort, et j'ai assez échauffé les humeurs du sanguin. Je conclus donc sur une note apaisante :

– Vous êtes tenus d'envisager toutes les possibilités. Je conviens que j'en représente une de prometteuse. Vous comprendrez que je ne regrette point de ne pas répondre à vos attentes.

Je crois avoir fait le tour de la question. Je les laisse se remettre. Ils s'accordent une petite pause, voir s'ils ne trouveront pas un autre angle d'attaque.

Le lieutenant est un bon faire-valoir. Cela ne ressemble pas vraiment au numéro largement utilisé dans les feuilletons policiers, l'accommodant et le brutal, le Pierrot et l'Auguste. Il joue un rôle dans le mécanisme. C'est sans doute une fausse brute, qui vous prépare aux importunités du compagnon de cellule et du gardien qui fermera les yeux. La prison n'a jamais à mon avis corrigé qui que ce soit. C'est un spectre que l'on brandit devant les populations. Il serait moins effrayant si les conditions de détention étaient humaines. Ceux qui parlent de les améliorer ignorent leur fonction. Je dois envisager une préventive qui m'épouvante moins que d'autres. Les prisons doivent être des machines comme les autres. Dès qu'on est deux, quelque chose s'enclenche. J'ai très vite appris à contrôler le fonctionnement de cette machine, suffit de faire abstraction des gens qui la composent, en déterminant la nature de la pièce. Encore faut-il pouvoir considérer nos semblables comme des pièces. Il n'y a rien de méprisant dans ce que je dis. Je suis une pièce comme une autre, dès qu'une relation s'établit qui dépasse le cadre de la courtoise neutralité. Suffit de trouver le régime adéquat. Concernant les sentiments, nous sommes à une époque où tout le monde veut vivre en surrégime. L'influence, si j'en crois Caroline, d'un dix-huitième pleurard qui dégénère en fontaine au siècle suivant. Je n'étais pas de bois. Il n'y a rien d'ingrat dans ma physionomie, je dispose d'un physique passe-partout, je ne suis pas du genre à formuler des exigences. La surenchère est étrangère à mon caractère, on est tenu, à moins d'être un tyran, de proposer autant qu'on réclame. Sans être à l'affût des aubaines, je me suis assez souvent laissé séduire. Quelques mots pour que le mécanisme se mette en route, et j'étais disponible. Je trouvais d'instinct les expressions et les gestes, les attentions bienvenues. L'on finissait par me congédier parce que je négligeais d'introduire les dysfonctionnements dont la plupart des amants font leurs choux gras. Caroline est passée entre les mailles. Je n'étais pas d'une beauté confondante, ce qui éliminait celles qui rêvent à ce qui se fait de mieux, un bonheur trop plan finissait par décourager celles qui ne

vibreront jamais assez. Il était inévitable que, rencontrant Caroline, je finisse par me fixer, je passerais sinon encore de concubinage en concubinage. Caroline est la seule femme que j'ai connue, qui se contentât d'un réglage impeccable. Je ne l'ai pas trompée. Je ne crois pas qu'elle soit allée chercher ailleurs, à moins que ce ne fût pour s'offrir une gaieté, ce qui me semblerait improbable si j'étais d'humeur à m'inquiéter. Une de mes passions d'autrefois (je parle de passion parce qu'elle était passionnée) m'a lâché, avant de claquer la porte, que j'étais aussi vivant qu'un poisson mort. L'intensité de la vie devait pour elle se mesurer avec un ampèremètre. Je crois aux vertus d'un entretien régulier. Je vérifie les joints de mes robinets dès que je sens la plus légère anomalie, je remplace les pièces les plus fragiles de ma voiture avant qu'elles ne lâchent, entraînant une réaction en chaîne. Quand les enfants vivaient encore chez nous, je tirais parti de leurs impatiences pour en atténuer les effets. Tous leurs efforts, au demeurant prévisibles, pour bousculer la bonne ordonnance de la famille ont été neutralisés sans éclat. J'ai même survécu, dans ma vie professionnelle aux intrigues, et je suis parvenu à avancer sans me pousser. Les mécanismes sociaux, comme ceux qui se fondent sur la matière, contiennent leur principe de destruction. Les naines rouges furent des soleils comme les autres. Je ne fais que ralentir le processus l'espace d'une vie humaine, la mienne. Ce qui me rend particulièrement lénifiant, trop lénifiant même dans ce cadre. La commissaire s'en rend compte. Toute enquête poussée sur ma vie s'avérera stérile. Je ne suis pas un bon client. Les pires criminels, il est vrai ne paient pas de mine.

Une chose m'intrigue cependant. La commissaire n'éprouve aucune peine à refréner les furieux élans du lieutenant. Et je ne la vois pas en dompteuse de fauves. Aucune énergie contenue, aucune main de fer sous un gant de velours. Les collègues, ça devient comme les vieux couples qui ont pris leurs marques. Un spectacle bien rôdé qui vaudrait le déplacement si l'on ne vous déplaçait pas sans vous demander votre avis. Les rouages me semblent étrangement bien huilés dans ce commissariat. La commissaire, trois lieutenants dont celui-ci, et une autre personne du sexe. Je me sens incapable de distinguer les commandants des capitaines dans cette petite riche ruche. J'en déduis que cette équipe doit être plus efficace que d'autres. Ce n'est pas que ça colle. Ça marche, au delà des sympathies et des antipathies. Fait assez rare pour être noté. Au moins ne m'aura-t-on pas déplacé pour rien. S'il y a un lieutenant un peu sanguin, c'est qu'ils en ont compris l'utilité. Cette utilité doit être réelle, puisque je me rends compte que la machine ronronne. J'envisage même la possibilité que le butor n'en soit pas un. L'on ne se méfie pas des colériques. On croit qu'ils vous malmènent parce qu'ils n'ont aucun autre moyen de se procurer des renseignements. La hiérarchie demande des résultats. Il faut pouvoir présenter une boîte pleine de biscuits pour qu'un juge puisse instruire. Dans une affaire de pédophilie, je serais déjà en face d'un manche à balai qui ne m'écouterait même pas, comme s'il s'agissait de respecter un quota. La presse nationale n'est pas encore sur le coup. Ils iront sans doute jusqu'au bout de la garde à vue. Vingt-quatre heures reconductibles si un magistrat compétent les y autorise. Comme on ne me soupçonne pas de m'adonner au terrorisme ou au trafic de stupéfiants, je ne risque pas d'être retenu quatre jours. Bonne pâte, je n'ai pas insisté pour qu'on me soumit à un examen

médical, et je n'ai pas demandé à m'entretenir avec un avocat. On a bien voulu prévenir ma femme, cela ne pouvait troubler le bon déroulement de l'enquête, bien au contraire. L'essentiel, c'était que je ne fusse pas présent lorsqu'on l'interrogerait. Leurs collègues n'ont pas été déçus du voyage. Elle n'a pas manqué de faire remarquer qu'elle se trouvait également sur les lieux, en ajoutant qu'elle se régalaient d'avance à l'idée de visiter les locaux où l'on interroge puisqu'à bien y réfléchir, les mêmes charges pesaient sur elle. Elle est comme ça, pince-sans-rire, mais mutine. Je n'avais pas pensé à cette farce. Comme je suis incapable de répéter mot pour mot ce qu'elle a répondu quand on l'a interrogée sur la nature de nos relations, je vais essayer d'en donner un compte-rendu approximatif, fondé sur ce qu'elle en a dit plus tard.

– Il me plaît toujours, et, d'après ce que j'ai pu constater, je lui plais encore, et nous sommes bien décidés à continuer de nous plaire, tant que ça nous plaira. Vous n'ignorez pas que chaque couple trouve assez vite les attentions qui transportent et s'y tiennent. Elles nous transportent encore assez pour que nous ne soyons pas obligés de nous torturer l'esprit pour rester aimables. Les précisions anatomiques ne me semblent pas indispensables. Vous avez assez d'expérience pour m'entendre à demi-mot. J'ajoute que nous n'avons jamais songé à nous convertir en couple satanique. Vous n'êtes pas obligés de nous croire. Aurons-nous droit à une petite confrontation ?

Paraît que la mine des officiers de police judiciaire était à peindre. Au moins pouvaient-ils s'appuyer sur un fait : nous étions là.

Ils n'envisageaient pas, en tout cas, de gagner dans l'opération une inculpée supplémentaire, qui ne demanderait qu'à se hisser à la dignité de prévenue.

Caroline a toujours eu du goût pour les mystifications. Mais elle s'efforce en général de ne pas outrepasser les bornes du bon goût. J'imagine que ma garde à vue lui inspire une sainte colère. Elle n'ignorera pas qu'on la soupçonnera de vouloir brouiller les pistes ; qu'on imaginera le pire ; que nous représentons des criminels d'une autre trempe, parfaitement cyniques et sûrs de rester impunis, pour qui les officiers de justice ne représentent qu'un divertissement supplémentaire, et craignant si peu d'être confondus qu'ils s'installent comme chez eux dans les locaux mêmes où l'on pense les contraindre.

Ils la connaissent mal. Les meilleurs canulars sont pour elle ceux que la victime ne peut soupçonner. Les rigolos qui se tapent sur la cuisse au moment même où ils révèlent le fin mot la font penser à des pâtisseries maladroites incapables d'amener une pièce montée jusqu'à la table où l'on se prépare à la déguster.

Il est vrai qu'ils en prennent assez à leur aise, les limiers perspicaces pour que l'on ait gagné le droit de se détendre. Ils oublient qu'un prévenu n'est qu'un usager comme un autre tant qu'on instruit son affaire. Il l'est encore au tribunal, jusqu'à ce qu'on le condamne. Il n'existe aucune raison de leur infliger les méchants procédés que l'on juge sans conséquence dans les salles de police. La Nuit du 4 Août était censée abolir les privilèges à venir, y compris ceux des enquêteurs impatientes. Il est vrai que, comme tous les révolutionnaires qui se respectent, les jacobins se sont empressés de donner le mauvais exemple. On ne pense jamais assez bien pour les gens qui

veulent réformer les sociétés imparfaites. Concernant les policiers, je ne suis pas sectaire. Si l'ensemble des usagers admet de telles pratiques (il n'y a aucun mal à bousculer des affreux qui n'hésiteront pas s'ils peuvent à vous bousculer), je suis prêt à les accepter. En tout cas, l'on n'a pas jugé utile de m'interpeller à l'aube, de me menotter, et de m'introduire le doigt dans le rectum comme l'on fait aux journalistes. On m'a simplement gardé dans le commissariat où l'on m'avait simplement prié de me rendre, ce que j'ai fait, et à l'heure dite. On m'y a fait patienter trois bonnes heures avant de s'occuper de moi. Plus que pour un examen de routine dans un hôpital. J'arrive à l'âge où l'on passe un certain temps dans les salles d'attente. Trois heures, cela devait faire partie de la mise en condition. J'ai dû les décevoir en ne protestant pas. J'étais censé me ronger les sangs. J'avais apporté de la lecture. Tout cela pour me dire :

– Vous devez vous douter des raisons de votre présence en ces lieux.

À quoi, j'ai répondu :

– Je ne me suis pas posé la question. Mais je suis ouvert à toutes les suggestions.

Une machine en panne, il ne faut pas l'aborder avec des idées préconçues. Je n'anticipe qu'à coup sûr. La première était sincère. Dans la seconde, j'entendais exprimer ma bonne volonté, mon désir de coopérer, comme ils disent. Ce n'est pas ainsi que mes interlocuteurs les ont comprises. On ne prête jamais une attention suffisante à l'état d'esprit de ses interlocuteurs. Caroline m'a un jour expliqué que tout le tragique de Racine reposait sur des gens qui ne disent jamais ce qu'il faut quand il faut aux gens qu'il faut. Le théâtre de boulevard utilise moins finement les mêmes artifices, en se contentant de modifier le rythme et les situations, en usant des armoires plutôt que des rideaux qui cachent un puissant redoutable. Le contexte était spécial. J'entrais dans la catégorie des petits malins. Caroline m'a parlé d'une certaine Jane qui, dans une nouvelle de Somerset Maugham, ne se rend vraiment pas compte qu'elle est une humoriste. Les rires de l'assistance la plongent régulièrement dans une profonde perplexité. Elle estimait n'avoir que du sens. Pour un enquêteur, je devais paraître singulièrement impertinent.

Heureusement que ma mine ne s'accordait pas à ce genre d'interprétation. Le ton restait courtois. Mon visage n'exprimait même pas l'impassibilité du pince-sans-rire. Je m'appliquais à gommer tout effet incongru. Tant pis si, à leurs yeux, je me comportais instinctivement comme un habitué qui connaît la musique. Ils avaient du mal à se faire une opinion. Le lieutenant bouillait. La commissaire avait sûrement obtenu des succès en se laissant entraîner sur le terrain de l'adversaire.

– Quand nous convoquons un citoyen, c'est que nous nous posons des questions. C'est notre métier de nous poser des questions, et nous comptons un peu sur vous pour nous aider à y répondre.

Je vois le mécanisme s'enclencher. Une approche apparemment innocente. Boulon cherche écrou. C'est comme ça que cela se passe en général pour les êtres humains. Civilités et signes de reconnaissance pour l'occasionnel, bricolage sur le tas si quelque affinité. Un policier doit établir un rapport avec l'individu dont il attend une réponse. L'autre est censé se montrer agressif, indigné, complaisant, manipulateur ou fuyant. La simple neutralité, assaisonnée d'une ombre de curiosité, ils ne sont pas habitués. Je devrais

affirmer ici que je suis prêt à donner toutes les réponses que l'on voudra dans la mesure de mes possibilités, mais que je serais bien en peine de fournir le moindre renseignement si j'ignore de quoi il s'agit. À quoi l'on me rétorquerait que l'individu le plus ordinaire, même s'il ne se pose aucune question, comme je viens de le reconnaître, sait plus de choses qu'il ne croit. On peut à mon avis faire l'économie de ces répliques. Je patiente. Pas longtemps.

– Vous avez sûrement entendu parler de cette jeune fille qui a été retrouvée sur les bords du Canal.

Je me contente de hocher la tête. Faudrait être sourd pour ne pas en avoir entendu parler. Il ne se passe pas tant de choses que ça, à Castevin. Il n'était bruit que de cela chez la boulangère, le marchand de journaux, et au Huit à Huit.

– C'est un trajet qui vous est familier. Vous rentrez quand la majorité des gens se lèvent. Et je vous comprends. En bicyclette, vous ne risquez de rencontrer que des pêcheurs, des colverts et des ragondins.

Comme elle semble attendre une réponse, je ne me fais pas prier :

– C'est exact. Pour l'instant, je n'ai pas rencontré de cadavres.

– Si vous avez particulièrement retenu notre attention, c'est qu'un meurtre identique a été commis à Cancale, quand vous y séjourniez.

– En effet. Je ne savais pas alors qu'il serait identique à un meurtre à venir. Cela a même fait la une de la presse locale, il y a eu des articles dans les quotidiens nationaux, et la télévision régionale en a profité pour se livrer à une sorte d'enquête de proximité. J'ai pu apprécier le sérieux du gendarme que l'on interviewait.

Je me retiens d'ajouter que si l'on me garde assez longtemps j'aurai moi aussi droit aux attentions du petit écran.

- Vous ne pouviez évidemment pas lire dans les journaux que des crimes comparables avaient été commis à Cascais, Inverness et Prague au moment où vous vous y trouviez. Les touristes ne s'intéressent guère à la presse locale. On dirait que vous agissez à la façon d'un révélateur. Votre présence fait apparaître des cadavres de jeunes femmes un peu marginales, toutes violées, toutes étranglées. Vous comprendrez que nous nous posions des questions.

– D'autant plus que chaque meurtrier a eu l'indélicatesse de s'équiper d'un préservatif.

– Voilà un détail que nous n'avons pas jugé utile de vous communiquer.

– Et qui va de soi. Vous ne m'avez pas encore mis en demeure de fournir un échantillon de ma chevelure ou de ma salive.

Mon emploi du temps à Castevin ne pose aucun problème. Je me trouvais comme chaque matin au bord du Canal entre chien et loup. J'avais donc la possibilité de forcer et d'étrangler cette enfant, après avoir appuyé mon vélo à un platane. J'aurais pris soin de laisser le cadavre bien en vue, au milieu du chemin, avant de repartir. La capote soulève certaines objections. Caroline ne pouvant plus avoir d'enfants (quand elle pouvait en avoir, elle prenait la pilule), nous n'avons besoin de prendre aucune précaution quand nous sommes d'humeur. Si les policiers perquisitionnent, ils n'en trouveront pas chez moi. Inutile d'interroger le personnel de toutes les pharmacies des environs, l'article est en vente libre dans les supermarchés.

On se déclare surpris que je sois si au fait des techniques de la police scientifique. Je rétorque que les techniques en question, on les emploie quand un drôle a le malheur d'emprunter le scooter d'un rejeton dont le père se trouve être président de la République. Les criminels d'aujourd'hui regardent comme moi la télévision, ce qui les incite à prendre des précautions supplémentaires. Du reste, les progrès de la police scientifique fournissent assez d'arguments aux conteurs depuis les travaux de M. Bertillon.

– C'est qu'il a réponse à tout, grogne le lieutenant.

Bien obligé quand on est interrogé. Je m'abstiens de souligner les conditions injustes à laquelle doivent se soumettre les suspects. Ils s'enfoncent quand ils ne trouvent pas de réponse. Ils s'enfoncent encore plus s'ils répondent trop aisément.

Je ne désespère pas. Les spécimens auxquels j'ai affaire me semblent assez fins. Ils seront capables d'envisager le moment venu un changement de perspective aussi radical que celui que Galilée, après Copernic, a eu du mal à faire accepter.

Prévenant d'autres questions, je précise que j'ai loué des bicyclettes dans tous mes lieux de villégiature, ce qui m'offre un rayon d'action raisonnable. Je dors peu, et j'ai besoin de me dégourdir les jambes quand j'émerge.

C'est moi maintenant, qui me sens d'humeur bavarder.

– On aura donc retrouvé toutes ces jeunes femmes sur des chemins où je pouvais m'engager, assez fréquentés cependant pour qu'on les retrouve assez vite. Les pistes cyclables dans les sous-bois ne sont pas assez passantes. Ôtez-moi d'un doute : en a-t-on trouvé dans des parcours qui n'étaient pas goudronnés ?

Le lieutenant ricane :

– Voudriez-vous nous faire croire que l'on dépose des cadavres sur vos parcours habituels, rien que pour vous contrarier ?

L'inversion du sujet cadre mal avec le personnage qu'il se donne. Je hausse les épaules.

– Pourquoi voulez-vous qu'on veuille me contrarier ? Je n'ai pas assez de compétences pour faire des suppositions. Mais, puisque je suis soupçonné, il est normal que je m'intéresse aux détails les plus insignifiants.

II

L'un dans l'autre

— L'un dans l'autre, dit la commissaire...

— Il nous en a filé plus que nous ne pouvions espérer, poursuit le lieutenant. C'est-à-dire rien du tout. Et c'est déjà beaucoup. Nous savons à qui nous avons affaire. Il ne nous a même pas demandé combien de temps nous comptons le retenir chez nous. Et il avait une façon de nous dire que personne n'avait aucune raison de lui en vouloir...

— On aurait pu croire qu'il cherchait à détourner l'attention. Il ne voulait pas du tout la détourner. Bien au contraire. La preuve, c'est qu'il nous a fait une bien étrange proposition.

— C'est le premier citoyen à ma connaissance qui au moment qu'on le libère nous laisse entendre qu'il accepte de se faire surveiller. Comme si nous n'avions que ça à faire...

— Il a au moins laissé entendre que puisqu'on le soupçonnait, la moindre des choses, c'était de nous donner les moyens de le confondre ou de l'innocenter. Il ne se contentera pas d'une affaire bâclée. C'est pour ça qu'il s'est déclaré prêt à relever d'autres défis technologiques.

La commissaire Martine Cloude, quoi qu'en ait la hiérarchie qui aime à ce que l'on s'entête, a laissé partir le suspect à l'heure du souper. Sa proposition, après tout, semblait engageante. Même pas besoin de toucher aux deniers publics. Le bonhomme prenait tout à sa charge.

— Combien de temps vous faudra-t-il pour mettre au point votre dispositif?

— Une petite semaine durant laquelle nous ne sortirons guère de chez nous. Nous nous ferons livrer le nécessaire. Pour plus de sécurité, je vais installer des caméras de surveillance autour de chez moi. Je me ferai porter pâle pour le reste. Et vous pourrez passer autant de fois que vous le voudrez. Je suis prêt à essuyer une bonne visite domiciliaire, à condition que vous vous en chargiez. Je ne tiens pas à voir débarquer une armée.

Une bien légère restriction. Si tous les administrés faisaient preuve d'une telle complaisance...

Le lieutenant Robert Yann ne boudait plus que pour la forme. Il n'avait pas réussi à imposer son personnage.

C'est pour la forme aussi qu'ils se sont présentés dès le lendemain, pour voir le suspect figurer son petit quadrillage vidéo. Caroline Plech souriait.

— Les citoyens se font de vilaines idées. On est bien protégé quand on est bien surveillé.

Elle ne les a pas lâchés qu'ils n'aient vérifié le contenu des tiroirs qu'elle étalait par terre, de façon méthodique, pour mieux le ranger ensuite. Fallait aussi glisser la main dedans, des fois que...

— C'est la première fois... Je n'ose pas proposer à mes invités des tours du propriétaire aussi complets.

Saturnin Plech était très fier de son secrétaire. Il avait fait la démonstration. À d'autres époques, on raffolait de ce genre de meuble. Une innovation : il y a des tiroirs qu'on ne pouvait découvrir qu'en suivant un protocole précis. L'habitude sans doute d'installer des sauvegardes dans les programmes.

Caroline Plech faisait l'article :

— Le maraudeur doit avoir de quoi se distraire en attendant qu'on le libère.

Le système de blocage des portes avait remporté un franc succès.

— Et qu'est-ce qui se passe, si vous vous absentez longtemps ?

— Il y a notre numéro de portable au-dessus du téléphone, et le vôtre. Il nous téléphone, nous vous téléphonons, de l'extérieur ce n'est pas difficile d'entrer avec un passe ordinaire, par la cuisine, comme il aura pu le constater lui-même. À charge pour vous de réinitialiser le système. Ce qui peut se faire sans le connaître. Il pourrait également faire appel aux pompiers, mais je doute qu'il veuille mettre le feu à un bâtiment dans lequel il sera bloqué. Cela dit, aucun maraudeur n'a tenté l'aventure. On ne trouve des cadavres que lorsque nous sortons. Jamais nous n'en avons trouvé un en rentrant.

Le plus drôle, c'est que le secrétaire ne renferme que des messages drolatiques, c'est tiède, c'est plus chaud, vous brûlez. Peu de chances de parvenir au but, c'est à dire un diplôme de monte-en-l'air compétent. Le patient aura peut-être la tentation de démolir le meuble. M. Saturnin ne s'attache pas aux objets. Il se contentera d'en fabriquer un autre.

— Ce n'est pas tout ça, avait dit M. Saturnin. J'ai des vélos à trafiquer. Il me faut aussi m'arranger pour que les images vous parviennent. Je ne tiens pas à m'encombrer de disques datés.

— Un bon début, avait jugé la commissaire en s'en allant.

— J'ai bien peur qu'il ne se demande même pas qui lui en veut.

Ils y réfléchissent encore devant leur second café. Personne n'ose dans les locaux carburer à la mousse. Tout le monde a fini par s'y faire. Quelques fumeurs vont en griller une de temps en temps dehors. On leur a prévu un petit abri. Elle est accommodante, la commissaire. Elle n'a pas du tout aimé l'atmosphère qu'elle a trouvé à ses débuts. Mais ce n'était alors qu'une subordonnée. Elle a demandé son changement dès qu'elle est suffisamment montée en grade pour imposer ses conceptions. Et elle l'a obtenu. Elle s'y entendait pour gêner l'ambiance quand elle trouvait que celle-ci était déplorable. Au début, il y a eu comme des frictions. Ne sont restés que ceux qui supportaient de travailler dans un cloître (le mot est de Robert Yann). L'équipe fonctionne à présent fort bien. Aucune brutalité. Juste les fausses colères du lieutenant, que le malfrat ne se sente pas trop dépaysé, mais l'on sent que le cœur n'y est pas vraiment, le délinquant est encore plus inquiet qu'ailleurs. Son assurance tombe à plat. Et Robert Yann a visiblement la corpulence et les compétences pour calmer le chercheur de merdes. On vouvoie le zonard qui la ramène, et curieusement, il n'aime pas ça. Le délit de faciès ce n'est pas le genre de la maison.

Avec M. Saturnin, il s'en est tenu au strict minimum. Il s'est limité au registre de la rude vulgarité. Il ne s'attendait pas à ne produire aucun effet. Ce n'est assurément pas un bon compare. Encore moins un bon public. Avec un peu de chance, l'autre a senti ce qu'il y avait derrière. À part la commissaire, pourtant, personne n'est au courant.

Son fils vient d'obtenir son premier disque d'or. Ils sont tombés tous les deux d'accord sur le fait qu'un géniteur lieutenant de police, par les temps qui courent, ce n'est pas très "porteur". Comme dans la famille on est d'un naturel mutin, on a dignement enterré en famille le père supposé - un certain Alphonse Draner, voyageur compulsif, photographe, pigiste occasionnel, qui se serait trouvé assez près de la bande de Gaza pour éprouver l'efficacité des projectiles bricolés par des amateurs pleins de ressources. L'enfant n'aurait guère eu le temps de connaître sa mère emportée par une courte et néanmoins douloureuse maladie. Livré à lui-même, il se serait adonné à la pratique de la guitare sèche. En attendant d'avoir les moyens de casser les oreilles des fanatiques avec une électrique, et un groupe d'amis de toujours, aussi paumés que lui. Jules Draner aurait fini par être découvert par un prospecteur de talents. Le nom, c'est une idée du lieutenant qui voulait savoir s'il y aurait un folliculaire capable de reconnaître l'anagramme d'un écrivain souvent drôle et jamais gai.

Une idée de lettré. Lettré, le lieutenant l'est au point qu'il ne peut s'empêcher de pisser des vers en douce dès qu'il en a le temps. Ne souffrant d'aucun malaise ontologique qui lui offrirait un matériau de qualité, il s'invente des angoisses. Pour la beauté de la chose. C'est parfaitement insincère mais cela lui procure autant de plaisir que ses rôles de composition au commissariat. La commissaire attend avec impatience le prochain poème. Elle se constitue une petite anthologie. Dont voici une perle :

Je ne sais quelle tégénaire
File sa toile à mon plafond
L'idée s'endort et se morfond
Engluée sur ses caténaires

On peut tout croire de travers
Il y a toujours une raison
Entre les grilles des prisons
L'air qu'on respire c'est de l'air

Rien qu'un moulin de phrases vaines
Dans ce glacis qui nous entraîne
On ne touchera pas le fond

Une lueur parfois hésite
Et le fragment qui se délite
Reste fixé à l'hameçon

Le malheur, c'est qu'après avoir distillé ce concentré de spleen, il se sent aussi dispos qu'avant. Ce n'est pas faute de se s'être battu les flancs pour se ronger le sang. La commissaire a juste regretté que les rimes ne fussent pas

à l'œil. C'eût été tout à fait gratuit. La commissaire a apprécié le calembour.
Et l'a encouragé à lui montrer d'autres échantillons.

Comme ces alexandrins :

Quelque idée se dégonde en nos marais intimes
Le temps qu'on la saisisse elle glisse et s'enfuit
Ce n'était qu'un caillou qui tombe dans le puits
Un rien mal ficelé promis à quelque abîme

Un mot entraîne un mot dont ils feront un crime
Le geste est suspendu à je ne sais quel bruit
Le temps a la douceur d'un robinet qui fuit
Le passant croit passer et payera sa dîme

On croit savoir parfois à quoi tout cela rime
En attendant la fin de cette pantomime
Il n'y a de bons trains que les trains que l'on rate

L'univers offre assez de jolis dénouements
Il semble se plier aux songes des amants
Et le temps avachi doucement se dilate

— Poète et paysan, a ricané la chair de se chair, ça a eu payé ; mais poète et cogne... Si tu tiens vraiment à aligner des vers, essaie d'en faire de moins tristounets que je puisse les mettre en musique.

La musique, c'est pour les copains. Jules Draner ne jouit pas d'une oreille absolue, et cela s'entend. Ça ne le gêne pas pour composer, mais ça l'oblige à mettre au point une nouvelle technique. Il dit les textes, laissant au groupe le soin d'assurer la partie mélodique. Comme il a une voix assez étonnante, à la fois blanche et forte, et un certain instinct d'acteur, ça fonctionne, la voix du récitant s'accorde parfaitement, ainsi que son tempo, à celle de ses partenaires, ainsi qu'à la musique. Un ensemble parfaitement original. Il prétend, quand on l'interroge, que c'est un parti pris :

— Il y a assez de chanteurs sans voix que l'on porte aux nues, pour qu'on puisse s'offrir le luxe d'une bonne voix qui s'abstient de chanter. On distingue mieux les paroles, et le groupe me fournit des choristes discrets lorsque le besoin s'en fait sentir.

Le lieutenant a voulu se prouver qu'il pouvait aborder un registre moins sévère. Un fond de mélancolie, plus accessible :

Y a pas de tendresse
Y a plus d'amour
Rien que d'la fesse
Et du glamour

Faut qu'on discute
On s'entendra
J'tiens les minutes

De c'tralala

C'était qu'éq'chose
Et pas qu'un peu
Fallait not'dose
Pas un non lieu

Les jours nous filent
Leur chapelet
C'est trop facile
On n'est pas prêt

On fait avec
Bien attendris
C'est lui mon mec
Elle est ma mie

Plus de nuages
Dans notre esprit
Un doux ramage
Quelques gris-gris

— Le malheur, a dit le lieutenant à l'artiste, c'est que cela pourrait durer comme ça, indéfiniment.

— Comme le fameux boléro. Tu tiens le bon bout.

Il a fallu trouver un nom pour le parolier. Le lieutenant voulait qu'on l'appelât l'Imposteur. Le bonhomme se serait enterré dans un village ariégeois, dont il était impossible de l'extraire.

On en est à sa septantième scie :

Dis-moi que tu m'aimes
Ne réfléchis pas
Les mots que l'on sème
Font de petits tas

On veut pas savoir
Car on sait déjà
C'est jamais trop tard
Pour ce que l'on croit

Avec ce qu'on a
L'on fait ce qu'on peut
Ça pèse son poids
De cendre et de feu

Visages en ronde
Armes dispersées
Tout cela se fonde
Sur des grains d'idées

Possibles peut-être
Grâces échangées
Tout est à remettre
Sans doute engrangé

C'était une histoire
Un fond de passé
Un jeu dans la foire
Des bruits amassés

Les autres collègues ne savent pas que le lieutenant Robert Yann est l'Imposteur, le père et le parolier de Jules Draner.

Cela ne concerne qu'un petit cercle, une partie de la famille qui garde bien le secret, un ami d'enfance, et la commissaire. Il importe d'éviter les admirations importunes comme les quolibets. La commissaire trouve quelques liens secrets entre les sonnets mieux figiolés, et cette poésie facile qui ne le sera jamais tout à fait. Robert Yann est persuadé qu'avec un autre groupe, ces textes tomberaient à plat.

À l'inverse de bien d'autres paroliers, il ne rumine pas longuement ses vers. Il n'écrit que sur des enveloppes usagées dont il fait des feuilles utilisables en découpant les bords avec un coupe-papier. L'envers du courrier de sa mutuelle lui offre un support moins négligé. Parfois ça lui vient quand il vient de préparer une enveloppe. Ses fausses angoisses versifiées l'occupent en général une petite demi-heure. Les rengaines, un quart d'heure. Il en produit chaque semaine. Et les dépose dans une cantine où son fils peut puiser quand il veut.

In corpore sano. Trois soirs par semaine Robert Yann va s'entraîner avec son équipe de volley. Il n'était que remplaçant quand l'équipe évoluait en Nationale I. Passeur correct, smascheur moyen, receveur solide, parfait bouche-trou. Et pas toujours disponible, les contraintes du métier. Il s'est affirmé à mesure que les copains renonçaient. Il est maintenant un des piliers de l'équipe des vétérans. On évite donc de le solliciter quand il y a un match. L'exercice physique le maintient en forme, ce qui n'est pas fait pour lui inspirer des inquiétudes métaphysiques. Il en a pris son parti.

Ça lui a fait du bien, d'une certaine façon, de se trouver en face de M. Saturnin. Encore un gars qui ne se pose pas de questions oiseuses. À cette différence près qu'il n'a jamais souhaité s'en poser. Les défis techniques l'occupent suffisamment.

La commissaire n'a pas non plus les qualités requises pour entretenir une mélancolie de bon aloi. Elle a dû naître cheftaine. Rien ne lui plaît autant que de sentir qu'elle mène son monde tambour battant. Et c'est d'autant plus agréable qu'elle évite de faire claquer les ordres. Elle affiche une fausse nonchalance, et ne manifeste jamais sa contrariété, ce qui est d'autant plus vexant. Comme s'il était naturel qu'on se trompât. Elle vous encourage avec un bon sourire chaque fois que vous vous plantez. Et si vous sortez de vos gonds, elle semble juste un peu déçue. Mais ne vous jugera jamais irrécupérable. En fait, son seul but dans l'existence, c'est de parvenir à faire prendre on ne sait quelle mayonnaise. En tout cas, l'on est toujours ravi de se trouver plus de qualités qu'on aurait imaginé. Il ne se serait jamais rendu

compte qu'il raisonnait mieux qu'il ne se l'imaginait. La commissaire sait tirer de chacun le meilleur de lui-même. Et l'on adore ça. Elle a senti que le numéro de gros bras obtus, ça le détendait, ce qui est propice à la réflexion. Il n'y a que les prévenus qui s'y laissent prendre. À l'exception de M. Saturnin sans doute.

La commissaire s'interroge encore sur le bonhomme.

Robert Yann hausse les épaules.

— Quel effet ça te fait d'être embauchée par un suspect ?

Bouche bée, la supérieure hiérarchique. Il poursuit :

— Le, ou les assassins n'avaient rien contre les victimes répertoriées. Ce n'étaient que des instruments. S'il ne nous balade pas, c'est lui qui est visé. Il ne sait pas par qui. S'il avait pu nous donner les indications nécessaires, il nous les aurait données. Il s'est juste arrangé, au cours de l'interrogatoire pour qu'on ne classe pas l'affaire de sitôt. Il nous suggère une autre piste, et nous donne tous les moyens pour qu'on ne le quitte pas de l'œil. En fait, cela fait partie du contrat. Nous avons des moyens dont il ne dispose pas. Il veut bien nous servir de chèvre, parce que ça fait partie de son plan. Encore faut-il que les dispositions techniques nous permettent d'accomplir la tâche dont il nous a chargé. Il nous propose même une notice explicative. Ce n'est pas aussi franc que ça, mais il a vu que nous étions capables de comprendre à demi-mot.

— Et sa femme ?

— C'est une dialoguiste. Chaque journée doit lui offrir un bon enchaînement de répliques. Une mystificatrice née. Non par simple goût du canular. C'est la situation qui doit amener le bon mot. Cela ne doit pas gêner M. Saturnin. Je sais que moi, ça m'agacerait. Non seulement il semble apprécier ce petit grain de fantaisie, mais il l'a inclus dans le mécanisme conjugal. Il a trouvé, en attendant, que nous présentions les qualifications requises. C'est flatteur.

— L'ambition d'une femme ne se bornant pas à trouver sa place dans un bon mécanisme conjugal, je croirais plutôt que celle-ci était la seule qui fût capable de rester avec lui. C'est quand même fort qu'il n'ait aucune idée...

— Ce n'est pas étonnant quand on n'a même pas à marcher sur des oeufs pour ne pas se faire d'ennemis. À ce que j'ai cru comprendre, personne ne lui est franchement antipathique. Il ne peut pas y avoir dans ces conditions d'ennemis déclarés, de ceux que l'on se croit tenu d'enfoncer chaque fois qu'on en a l'occasion. Il ne doit pas non plus avoir d'amis. Sans être inabordable, il ne semble pas du genre à s'épancher. Son épouse est chaleureuse et malicieuse pour deux. Comme elle ne cherche pas les conflits, elle non plus, elle ne pouvait choisir un autre mari. Il lui fallait un public qui se contenterait de sourire plutôt qu'un de ces plats rigolos avec lesquels on ne s'ennuie pas une seconde. Un amateur de belle ouvrage. Ils vivent à l'écart de la plupart de nos fadaises parce qu'ils se sentent parfaitement autonomes. Il oblige les voisins parce que cela lui occupe les mains, et qu'il adore avoir les mains occupées. Vues les dispositions qu'il a manifestées chez nous, ceux qui ne savent avancer qu'en piétinant les autres ne trouvent rien à piétiner. Dans ces conditions, on n'a que des ennemis accidentels, qu'on n'a jamais songé à contrarier. Il est trop courtois au

demeurant pour chercher à blesser, trop fin pour froisser. Je comprends son embarras.

— Et le nôtre ...

— Une indication. Un de nos collègues des renseignements généraux est venu prendre des renseignements. Il emploie un pirate de la Toile pour certaines enquêtes, et le pirate l'initie aux subtilités. Il ne devait pas lui-même les connaître toutes, parce qu'il a été obligé de refaire son installation après avoir essayé, *pour le fun* comme il dit, de neutraliser les contre-feux du Saturnin. J'imagine la gueule d'un vaillant partisan qui se ramasserait illico la roquette qu'il vient de balancer, ou d'un général qui verrait tomber sur Washington toutes les bombes qu'il vient de faire lâcher sur Bagdad. L'agressif doit avoir le sentiment que la cible triche. Une rencontre a été organisée, le pirate a obtenu l'assurance que les intrus seraient prévenus avant la riposte, suffisait de faire marcher le bouche à oreilles. On sait ce qu'on risque à relever le défi. Rien n'empêche d'essayer. En envisageant les conséquences. Il me semble peu probable qu'une bande de hackers contrariés ait décidé de lui donner une leçon.

— Pourquoi m'en parler, alors ?...

— Pour que nous ne braquions pas sur cette piste. Le Saturnin n'a pas besoin de connaître l'identité de l'agresseur pour le confondre. C'est comme sa baraque. Il n'a pas besoin de connaître à l'avance l'identité du maraudeur. Il suffit que celui-ci reste bloqué à l'intérieur d'une pièce où il pourra faire tous les dégâts qu'il voudra, y compris mettre en pièces le fameux secrétaire, ce qui donnera l'occasion au cambriolé d'en fabriquer un encore plus trapu. C'est un état d'esprit. Nous avons affaire à un adepte de la contre-attaque automatique. C'est le mot automatique qui doit lui plaire. Disons qu'il dispose, dans sa personnalité, de dispositifs comparables. On l'a interrogé, il nous a jaugés, comme des pièces qu'il ne reste plus qu'à assembler.

— Je ne me sens pas une vocation de meuble Ikea.

— Moi non plus. Mais je crois que la seule façon de résoudre cette affaire, c'est de nous résigner à notre condition de pièce à assembler.

Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu excité. Excité, c'est beaucoup dire. Il est dans le même état d'esprit que quand il a construit notre maison. L'idée ne l'a même pas effleuré qu'il va donner du travail à ceux qui nous surveillent. C'est pis que le trois-huit. Si j'avais l'âme militante, ce serait un moyen d'action que je proposerais aux bricoleurs de grève. Quarante millions de citoyens qui demanderaient qu'on ne les quittât pas de l'œil, ce n'est pas rien. Si l'on ajoute les rapports à rédiger, que ça laisse une trace... L'excès d'informations finirait par tuer l'information. C'est comme dans les dictatures où certains citoyens ne savent pas ce qui a pu les rendre suspects. Je vois ça d'ici... Ben non, je n'ai pas fait attention au particulier qui découpait sa belle-doche en rondelles, j'étais trop occupé à observer des vandales qui brûlaient le contenu de quelques poubelles. Va-t-en retenir le vraiment pendable ! D'autant plus que le vraiment pendable, c'est ce qui gêne les notables. Ça commence par le blasphème, ou le crime de lèse-majesté, dans nos démocraties cela se démultiplie. Comme s'il y avait des tas de crimes de lèse-petite-majesté. Il ne se rend pas compte mon Saturnin. Nous allons immobiliser tous les deux pas mal de fonctionnaires. Lui, ça le laisse tout à fait froid. Pourvu que les images parviennent au commissariat,

et qu'elles soient bien nettes. Le goût de la belle ouvrage. Et l'idée de transformer son vélo en émetteur roulant, sans avoir à s'encombrer d'un émetteur rustique... Il m'a expliqué que l'énergie sera fournie par les coups de pédale, sans qu'il ait à passer par la dynamo qui alimente les loupiotes. Nos chaussures lui posent plus de problèmes, mais comme nous sommes volontaires... Les montres, c'est déjà fait. Certains chronomètres enregistrent les pulsations des joggeurs. La police pourra même savoir quand on se couche, si ça l'intéresse. Il a trafiqué nos lits et nos fauteuils. Il ne se voit pas ficelé dans un réseau de fils. Il ne se rend pas compte, mais s'il réussit son coup, il sera la providence des sous-marins qu'on envoie dans les bandes organisées. D'intéressantes avancées technologiques en perspective.

Pour les micros, les autres, ils peuvent repasser. Mon Saturnin aura vite fait de les repérer. Je n'ai pas résisté à l'envie de lui parler de micros directionnels.

— Pas besoin d'attraper froid. Nous sommes entourés de pylônes. On peut arriver à quelque chose qui ne se voit pas trop à condition d'accepter certaines contraintes. Cela dit, je ne vois aucun inconvénient à ce qu'on voie où je suis, mais ce que nous disons, ça ne concerne que nous. Qu'ils se débrouillent tout seuls si ça les amuse.

Cette gageure là ne le passionnait pas. En revanche...

— Faudra que je passe au commissariat pour voir si les images sont assez nettes.

Je n'ose comprendre.

Pas besoin de lui poser la question.

— Ça ne peut effectivement pas nous faire de mal de savoir où ils en sont.

Ils sont venus tous les deux.

— Service après vente, a annoncé M. Saturnin.

Nous avons omis de lui demander comment les images nous parviendraient. Il suffisait que le dispositif existe et que tout le monde le sache. Il s'abstient de toute remarque sur le fait que nous ne gardions pas les yeux braqués sur ses faits et gestes. Comme s'il comprenait que nous ne pouvions mobiliser pour ça toute une équipe.

— Vous permettez ?

Il s'installe devant une console. Une nouvelle icône est apparue sur l'écran. Va-t-en savoir comment il a fait. Si le bonhomme peut organiser notre bureau à partir de chez lui... Le pire, c'est que personne n'y a fait attention. Ça reste discret. Et il peut être fier de la performance. C'est comme si les images étaient transmises par satellite. Sans qu'on ait besoin de se brancher sur la toile. Le lieutenant en reste sur le cul :

— On nage en pleine science-fiction.

Il corrige :

— Ce n'en est plus à partir de la première application. Il y a peut-être là de quoi déposer un ou deux brevets, mais je n'en vois pas l'intérêt. Dès que l'affaire sera réglée, il vous suffira de mettre l'icône dans la poubelle. Je préfère vous prévenir que si vous laissez des collègues compétents tripoter vos machines, ils n'arriveront qu'à les mettre en panne. Et qui viendrait-on chercher ?... En tout cas, vous pouvez constater que les images sont nettes. Impossible d'entrer ou de sortir sans que vous le voyiez. Vous me

pardonnerez certaines précautions, mais je ne veux laisser personne se faire de l'argent avec ce que j'imagine.

Son épouse découvre nos locaux :

— Je ne possède aucune compétence. Mais j'aime bien les visites de courtoisie. Ça doit vous changer des clients ordinaires.

Elle doit estimer que c'est à moi de jouer les maîtresses de maison.

— C'est qu'entre le standard, les paperasses, les plaintes, et les interrogatoires, et je ne parle pas de la nécessité de se rendre parfois sur place, nous n'avons pas beaucoup de temps. Nous ne recevons guère de visiteurs, madame, et les gens qui passent ne le font pas volontiers. Il arrive qu'un supérieur vienne nous voir, mais c'est pour des raisons professionnelles. C'est dire à quel point nous apprécions les visites de courtoisie.

Mon interlocutrice savoure l'ironie :

— J'entends bien qu'on ne doit pas vous encourager à organiser des journées portes ouvertes. On ne doit s'incruster que pour porter plainte. Quant aux autres, ils n'ont qu'une seule crainte, c'est de ne pouvoir rentrer chez eux quand ils le désireront.

— C'est que les contraintes de la profession nous contraignent à nous montrer indiscrets, insistants, et la plupart du temps importuns. Cela tient au caractère de nos hôtes, que nous ne choisissons pas. Imaginez la tristesse de notre condition. Nous sommes tenus de recevoir en ces lieux des gens parfaitement infréquentables. Quant à ceux qui ne le sont pas, voyez-vous, nous inspirons une telle méfiance qu'ils n'arrivent pas à se détendre. Votre époux présente une heureuse exception. Je suis sûre que c'est également votre cas. Vous ne vous attendiez pas sans doute à ce qu'on convoque votre mari.

M'est avis que la dame est venue pour détourner mon attention. Des fois que je remarquerais quelque chose qui échapperait aux lourdauds qui s'agglutinent autour de M. Saturnin dès qu'il est question de technique.

La dame ne trouve pas la remarque déplacée :

— C'est une éventualité qu'aucun citoyen ne peut écarter. Nos lois font de nous des témoins assistés en puissance, et des suspects commodes. N'importe quel quidam peut même faire quelques mois de prison avant d'être officiellement confondu ou relâché. C'est pour cela que je fais confiance à la justice de mon pays. Je n'avais jamais songé qu'on pourrait établir un rapport entre la morte de Cancale et celle du Canal. Quant aux autres, nous étions bien trop occupés pour nous en soucier, entre le parcours du combattant du touriste, et l'inévitable lèche-vitrine. C'est vous qui nous avez mis au courant. Cela dit, je comprends votre question. Vous devez exploiter la moindre occasion d'apprendre quelque chose, et de guetter nos réactions. Vous ne justifieriez pas votre salaire en tenant salon. Y a-t-il autre chose qui vous intrigue ?

M. Saturnin s'est assuré que l'icône apparaissait sur tous nos écrans, et que les images étaient parfaites. Le plus étonnant, c'est que nous n'avons même pas besoin de nous connecter. Ils prennent congé.

— On lui aura laissé le loisir de trafiquer les ordinateurs, dit le lieutenant, j'ai vu que son épouse te tenait furieusement la jambe.

— Elle trouvait apparemment que j'avais une bonne tête.

— En tout cas, si un nouveau crime se produit, et que nous ne pouvons pas dire s'ils étaient chez eux ou non, ce ne peut être qu'un effet de notre incurie.

— On ne saurait mieux se mettre à la disposition de la justice. Qu'est-ce que vous trafiquez ?

Un collègue passe les mains sous le plateau des bureaux, explore les machines, l'air inspiré. Il daigne s'expliquer :

— Ce gars-là, c'est un génie de la miniaturisation. Il a pu glisser des micros n'importe où.

— Te fatigue pas, dit le lieutenant, nos ordinateurs reçoivent ses images sans qu'on ait besoin de se connecter. C'est à se demander comment il s'y prend.

— Et alors ?

— Rien ne les empêche d'émettre sans qu'on voie comment. Quoique... Nos bécanes peuvent lire des CD, ou des DVD. Il peut exister d'autres fonctions que nous n'avons pas encore explorées. Va-t-en savoir de quoi elles sont capables. Sans avoir l'esprit magique, il faut compter sur les capacités de notre bricoleur. Si tu avais vu sa baraque... Il me semble capable de trafiquer n'importe quoi à partir de n'importe quoi.

— C'est bien ce que je pensais. Il nous a mis sur écoute.

— Il peut même se faire une idée de tout ce que nous faisons, si ça l'amuse. Je crains que la routine finisse par le lasser.

— Oui, mais quand même !

— Quand même quoi ?...

— Il faut faire quelque chose !

— Et qui t'empêche de faire quelque chose ? Vois-tu un inconvénient , ajoute-t-il en regardant la commissaire, à ce qu'il fasse quelque chose ?

La commissaire n'en a rien à braire :

— Tout cela n'a aucune importance, du moment qu'on est courant, et qu'il sait que nous sommes capables d'envisager cette éventualité. Et je n'y vois pas que des inconvénients : il ne peut faire mine d'ignorer ce qu'on attend de lui. Pas besoin de lui envoyer une convocation. Qui serait au demeurant bien inutile : il n'a pas à se déplacer pour répondre à nos questions. Il ne nous reste plus qu'à procéder aux vérifications d'usage puisqu'il nous en donne les moyens. Et à recouper, pour s'assurer qu'il ne nous envoie pas des images préenregistrées. Quelques rondes de temps en temps. Je profite de l'occasion pour l'inviter à déterrer des histoires qui ne lui ont pas semblé significatives sur le moment, et qu'il doit avoir oubliées. Ce ne sera pas simple. Qu'il songe à certaines contraintes. Une seule personne ne peut réussir à semer autant de mortes sur son passage. Cela exige un minimum de travail préparatoire. On peut poser qu'à un certain moment, il a dû désobliger plusieurs personnes à la fois. Je n'écarte pas les pirates informatiques déconfits, quoiqu'ils s'attendent à des contres-mesures sévères, mais je ne trouve pas cette hypothèse bien alléchante. Les plus pointus se trouvent nus dès qu'ils ne sont pas en train de pianoter sur leurs consoles. Les jaloux sont légion. Mais à part le fait qu'il n'a besoin de personne, qu'est-ce qui peut inspirer la jalousie ?

— Les êtres trop autonomes l'inspirent, me suis-je laissé dire, au point d'attirer sur eux la rage résiduelle de toute population qui se respecte.

— Je me le suis laissé dire aussi. Mais sa supériorité n'est pas assez évidente pour attirer l'attention. Les voisins ne peuvent se faire une idée de l'équipement dont il dispose. On en aurait entendu parler. Ce n'est qu'un bricoleur qui dispose de plus de moyens que les candidats au Concours Lépine, avec cette particularité qu'il ne tient pas à divulguer ses trucs. Il faut un événement assez limité dans le temps pour qu'il n'y songe plus. Quelque chose qui ne représentait pas pour lui un grand intérêt, mais a provoqué un traumatisme assez violent pour que l'on se donne la peine de ruminer une telle revanche. C'est à ça que je pense. À une revanche.

Les propos de la commissaire et du lieutenant ont mis M. Saturnin de bonne humeur.

LUI — Ceux qui ne savent rien faire de leurs dix doigts nous croient capables d'accomplir n'importe quoi. C'est flatteur, mais une telle performance reste pour l'instant hors de ma portée. C'est flatteur quand même. Ils auraient pu commencer par le plus simple.

ELLE — C'est qu'ils te prennent pour un illusionniste, mon chéri. Un illusionniste est capable de sortir un percheron d'un béret basque, il peut bien transformer un ordinateur en émetteur. Dans la configuration, il n'était pas difficile d'attirer l'attention de toute l'équipe, pour te permettre de glisser des émetteurs où tu voulais.

LUI — D'autant plus qu'en t'accrochant à la commissaire, tu lui donnais l'impression de vouloir détourner son attention. Comme si j'avais besoin de contrôler toutes les bécanes. Un signal qui apparaît dans l'un, je devais m'arranger pour qu'il apparaisse également dans les autres.

ELLE — Je retiens que la commissaire a envisagé la possibilité qu'on l'écoute. Elle n'a d'ailleurs pas demandé au lieutenant de la suivre dehors. Elle préférait émettre quelques suggestions. Je vais finir par admettre qu'il y a des policiers à peu près fréquentables. En dehors des moments où nous sommes bien obligés de les fréquenter.

LUI — Bien. Ce commissariat est un outil comme un autre. La commissaire n'a pas besoin de taper sur la table pour que ça fonctionne. Le lieutenant faisait mine de bouder, mais ne perdait pas un seul de mes gestes. Comme un qui se dit qu'il doit y avoir un truc.

ELLE — Dès qu'on connaît le truc, il n'y a plus d'illusion. Si quelqu'un forçait notre porte, il ne comprendrait pas non plus ce qui lui arrive. On ne prête qu'aux riches. En attendant, nous sommes plus que n'importe qui à la disposition de la Justice. Je regrette de ne pas être dévote. Je pourrais mettre en prime mon âme à la disposition de notre Créateur. Un tel contrat, comme nos économies, est fondé sur le principe de l'échange inégal. Il y a celui qui peut et qui sait, les autres sont au service de celui qui peut et qui sait. La Justice n'est pas autant à notre disposition qu'il serait souhaitable. Quant au Créateur... Nous n'avons plus qu'à nous rabattre sur ses représentants qui manifestent un peu trop souvent de bien étranges prétentions.

Elle a l'impression de parler dans le vide. Saturnin serait capable de répéter ce qu'elle vient de dire, et même de reproduire son raisonnement, un talent qu'il a développé durant sa scolarité, bien qu'il soit absorbé par autre chose. Il n'a pas l'habitude de réfléchir en parlant, mais il peut écouter. Il n'y a que les maîtres qui tiennent à s'assurer qu'on le fait. Caroline ne voit

pas l'intérêt de prolonger la conversation. La bête rumine. Elle ne rouvrira la bouche que quand elle aura fait le tour de la question. Il peut réfléchir à une nouvelle gageure technique, ou à l'affaire qui l'occupe. Aucune priorité. Il suit sa fantaisie.

Contrairement à ce qui se passe pour les machines ordinaires, la complexité des mécanismes humains est inversement proportionnelle au nombre de pièces concernées. Le fond est le même que pour d'autres espèces. L'instinct du territoire et toutes ses manifestations, autrement dit le désir d'aménager sa niche et de disposer libéralement des autres, présente autant d'aspects qu'il existe d'individus. Et nous en sommes à plus de six milliards de spécimens. On comprendra que je préfère, et de loin, m'occuper de matières provisoirement inertes. J'emploie abusivement le terme inerte, cette inertie n'en est plus une à l'échelle du temps géologique (une expression encore fautive). Au moins peut-on, à notre échelle temporelle, saisir des enchaînements obligés, tirer parti des mécanismes conjoncturels, à la seule condition de ne pas manquer l'instant où ils deviennent obsolètes. Je m'en suis bien sorti jusqu'ici parce que mes ambitions étaient limitées. Il me suffisait de réunir les conditions d'une existence sans accrocs parmi les membres de mon bureau d'études, dans ma famille, et dans le petit cercle de nos intimes. Caroline est vraiment faite pour moi. Je ne sais pas comment je me serais débrouillé avec une épouse qui ne se serait senti exister que si l'on s'était exténué vingt-quatre heures sur vingt-quatre à la rassurer sur ce point. Étant bien entendu que l'intéressée reste la seule juge sur le point, l'élu n'est pas sorti de l'auberge. Caroline a trop d'humour pour donner dans certaines impostures, et je m'en félicite. Contentons-nous de nous ménager les plus douces extases avec les moyens du bord. Sagesse antique.

N'empêche que n'importe quel animal social peut mettre en branle des mécanismes qu'il n'a pas les moyens de contrôler tant qu'il en ignore l'existence. Notre équilibre est toujours menacé par quelque effet-papillon. Nous ne sommes pas à l'abri des convulsions. Il ne me reste plus qu'à trouver l'origine de celle-ci. La commissaire et son lieutenant semblent avoir de bons réflexes. Et ça doit se savoir. La hiérarchie ne les pousse pas trop au cul. Ils me feront sans doute gagner un peu de temps. Je suis hélas obligé de les utiliser pour régler mon problème. Je ne saurais me satisfaire d'une affaire simplement classée. Je n'ai moi-même aucun mandat, encore moins le personnel, pour appréhender un suspect, fût-il coupable. Cette garde-à-vue a été providentielle. Mes cartes n'ont pas encore été distribuées. Il est déplaisant de se faire plumer sans savoir sur quoi l'on a misé.

Il m'est venu comme une illumination. Dont je me méfie. Faut commencer par exclure les autres possibilités. J'ai contrarié quelques maraudeurs informatiques. Il n'est rien de plus casanier que ces gens-là. Ils ont d'autant plus l'impression d'avoir le monde à leurs pieds qu'ils restent le cul sur leur fauteuil, l'œil vissé sur leurs écrans, je parle des vrais fondus, dont je ne suis pas. Je préfère les organigrammes au flux des informations. La seule façon de ne pas se faire griller son installation quand on s'aventure sur mes terres, c'est des sauvegardes comparables aux miennes. On arriverait alors à un double effet boomerang, une sorte de mouvement perpétuel, qui ne se désactiverait que lorsque l'agresseur mettrait les pouces.

Les simples amateurs ne verront pas d'où vient le coup, les pointus retourneront à leurs petits jeux après avoir réparé les dégâts. Aucun ne gaspillera le temps nécessaire pour assouvir méticuleusement une rancune.

Je réglais sinon les problèmes au jour le jour plutôt mieux que mes collègues, et que la plupart de mes semblables. Je me suis toujours arrangé pour qu'aucune de mes relations ne puisse s'imaginer avoir une raison de m'en vouloir. Les crabes de mon panier professionnel n'ont jamais eu à se plaindre de moi. Je me faisais assez rétribuer pour ne garder que les miettes ; on pouvait se prévaloir de mes compétences sans que je fasse un effort pour m'en rendre compte. Pour d'aucuns, j'étais même à peindre. J'acceptais d'être à peindre à ce prix-là. Pourvu que l'on ne refuse pas de m'augmenter au même rythme que les autres, je ne trouvais rien à redire. On ne tenait pas à me voir passer chez la concurrence. J'étais à l'abri des compressions de personnel. Je ne faisais pas état de tous mes talents. Les rancœurs que l'on suscite en ce domaine peuvent être inextinguibles. Mieux valait mettre discrètement le collègue sur la voie, lui permettre même de disposer un brevet sur une de mes inventions. Il en est qui savent utiliser le travail en équipe à des fins personnelles. On m'a regretté quand j'ai pris ma retraite, sans même essayer de jouer les prolongations. Sans moi, ils se sont retrouvés tout nus.

Il ne reste plus qu'une possibilité. Faut se concentrer sur un instant fatal. Un certain nombre de personnes doit être concerné. Il doit avoir les moyens et le loisir de mettre en branle une telle machine. Ce qui confirme mon intuition.

Mon Saturnin émerge plus tôt que prévu. Son absence n'a duré que trois minutes.

— Les Sables-d'Olonne, dit-il.

Et la Grande Agathe. J'ai fait partie en mon temps des corps célestes qui ont eu le privilège de graviter autour de ce soleil. Il y avait Agathe et son grand cercle, et il y avait les autres. L'entraîn d'une cheftaine scout, l'abattage d'une meneuse de revue, de bons mots en veux-tu en voilà (je me recommandais par les miens, trop rares pour qu'elle en prît ombrage. Et quand j'en sortais un, elle en rugissait de joie : "C'est qu'elle cache bien son jeu, la garce !" J'étais très fière de me hisser à la dignité de garce en ce temps-là). Elle triait ses gens, car elle avait droit à un public de qualité. Elle avait couché avec les garçons les plus présentables de la bande, ça crée des liens. J'ai plus tard appris qu'elle avait essayé d'emballer mon Saturnin. Le fonctionnement de la dame, pour employer ses critères, ne devait pas présenter un grand intérêt à ses yeux. Il ne couchait pas avec des incompatibles, quels que pussent être leurs attraits reconnus. Il l'avait au passage surnommée la *On-va-se-faire*. Amants mis à part, nous étions tous invités à nous faire tout ce qu'Agathe voulait se faire : une toile, un musée, une pièce, un spectacle. Il lui fallait en plus sa dose hebdomadaire de nuits blanches, ce qui m'empêchait de faire partie du premier cercle. Je naviguais au bout de l'une des branches de la galaxie. N'empêche, cela suffisait pour que j'eusse le sentiment d'être quelqu'un. J'avais de ces faiblesses.

Nous ne étions plus revues. Trois décennies étaient passées avec quelques poussières en prime. Elle s'était insinuée dans la Haute Fonction Publique après avoir brillé à l'École Nationale de l'Administration. À ce que je me suis

laissé dire, elle avait gardé tout son entrain, ce qui ne l'avait pas empêchée de sortir première. Elle ne s'était pas depuis laissé photographier, car elle voulait que son influence restât occulte. Ses fêtes ne concernaient que des privilégiés qui se gardaient bien de s'en vanter.

Au moment de raccrocher (elle clamait haut et fort qu'elle n'était pas de ceux qui restent agrippés), elle avait tenu à organiser plusieurs raouts, afin de voir défiler tous les groupes qui s'étaient succédé. Elle remontait le temps. Je faisais partie d'une des dernières fournées. Saturnin était du voyage, les conjoints n'étant pas exclus, même s'ils avaient jadis fait la fine bouche.

Le moins que l'on pût dire, c'est qu'elle s'était parfaitement conservée, et sans avoir recours à la chirurgie esthétique. Quoiqu'un rien affaissée, sa poitrine restait présentable. C'était autrefois l'un de ses principaux attraits. Les longilignes ne peuvent pas toujours se flatter d'une telle avant-scène. Elle précédait au temps des mannequins anorexiques, ceux qui auraient de quoi s'asseoir et respirer, pour employer une expression populaire d'ici. C'est normal, affirmait-elle, Sainte Agathe est la patronne des nourrices, comme Saint Pierre celui des plasticiens. Les derniers arrivés ignorant le fin mot, elle s'empressait d'expliquer : après qu'on lui eut coupé les seins, ce qui en fait la patronne des nourrices, elle avait été provisoirement guérie par Saint Pierre, qui n'avait même pas eu besoin de recourir au silicone.

On s'est donc fait l'église, le musée de l'Abbaye, quelques toiles, un spectacle de variétés, le Remblai. Et quand on ne faisait rien (il n'y avait pas grand'chose à faire) c'étaient d'interminables conversations, assaisonnées de quelques éclats de rire (les dits éclats de rire doivent être administrés à dose homéopathique, on n'est pas dans une chambrée de bidasses). Est-ce la présence de Saturnin ? Cela ne semblait pas aussi excitant que jadis. Il observait tout cela avec la curiosité d'un entomologiste sérieux.

Est-ce pour donner un nouvel élan à ce séjour qu'Agathe a voulu organiser un poker comme à Las Vegas, avec plusieurs tables ? J'appris alors qu'elle s'était entichée de ce jeu. Pas au point d'y perdre son string. L'un dans l'autre, elle arrivait à se refaire. Elle voulait bien dominer l'adversaire, mais ce n'était pas une flambeuse née. Il lui fallait donc six tables, autant de distributeurs, trente-six joueurs. Je ne voulais pas jouer, ni distribuer, mais je voulais bien regarder. Comme on peinait à trouver les trente-six joueurs, c'est Saturnin qui s'y est collé. Il avait décidé de se présenter avec une cave raisonnable ("Cinq cents euros, elle nous a fait à peu près bouffer pour ce prix-là. J'espère pour elle que cela correspond à une note de frais. Le contribuable est juste bon pour défrayer ce genre de potlatch"), de tout perdre assez rapidement, et d'écouter les commentaires avisés de ceux qui se seraient fait éjecter après lui.

Le mari d'Agathe distribuait les cartes à la table où sa femme devait officier. Je me suis demandé pourquoi Saturnin y avait été convié. C'est peut-être le fameux " On-va-se-faire" qu'elle n'avait pas digéré.

III

Il faut qu'un poker soit ouvert ou fermé

– Il faut qu'un poker soit ouvert ou fermé.

Quand Caroline déteint sur moi, ça manque de grâce. Mais il faut me souvenir de chaque détail, sans en omettre aucun, mauvais calembours compris, me repasser la vieille bobine. C'est assez loin, tout ça.

Je n'ai connu, comme Caroline qui n'a pratiquement jamais joué, que la variante dite *fermée*. Cinq cartes distribuées, avec possibilité d'en échanger jusqu'à quatre, pour essayer d'obtenir, dans l'ordre, une paire, deux paires (double paire), trois cartes de même valeur (brelan), cinq cartes qui se suivent (quinte ou suite), rien que des piques, des cœurs, etc. (couleur), un brelan et une paire (full), quatre cartes de même valeur (carré), une suite d'une seule couleur (quinte royale). On paye pour recevoir sa main (cela s'appelle la *blinde* ; j'ai longtemps cru que l'on cuirassait la table, en fait, on mise à l'aveuglette, avant même de connaître son jeu), pour changer des cartes, pour enchérir et surenchérir. Cela donne un petit tas (le pot), que l'un des joueurs finit par rafler. Ce dont chacun dispose, cela s'appelle son *tapis*. J'avais pratiqué en famille, ou entre intimes, cette variante fermée, où l'on ne jouait que des pièces (centimes et francs ; il était exclu de miser des pièces de dix ou vingt francs ; cinq francs, c'était déjà énorme). Petit jeu, petit bras. L'on a essayé de m'entraîner plus tard dans des parties plus raides, des camarades de fac qui prenaient leur chambrette pour un tripot. Poliment, je les regardais faire quelques instants, avant de partir sur la pointe des pieds, les émotions fortes, très peu pour moi, je ne connais que les plaisirs que l'on peut savourer. Mon existence ne me pèse pas assez pour que j'éprouve le besoin de la mettre symboliquement en jeu.

Dans ma famille, ce qui me plaisait déjà, plus que la stratégie mise en œuvre, une saine gestion des mains, des mises et des adversaires, c'était le mécanisme, jamais le même, qui se mettait en place à chaque partie. Je ne cherchais pas à gagner, je regardais fonctionner la machine, comme on regarde une girafe au zoo. La tension ambiante, qui faisait partie du moteur improvisé, ne troublait pas vraiment ma concentration. J'arrivais à rester dans la partie assez longtemps pour en profiter, il m'arrivait même de gagner, mais pas systématiquement, autre chose à faire. L'un dans l'autre, je ne voulais à long terme ne me retrouver ni gagnant ni perdant. Je n'ai jamais senti la fièvre des vrais flambeurs. D'ailleurs, il n'était pas question de se réapprovisionner quand on avait perdu son tapis (le tapis initial s'appelle la *cave*). On ne montre ses cartes aux adversaires que pour rafler le pot.

À mon avis, mon expérience du jeu fermé ne me donnait guère d'atouts pour le jeu ouvert. La main ne comporte que deux cartes, qui resteront dissimulées aux autres joueurs. On a misé pour jouer, les enchères montent déjà quand il s'agit de retourner trois cartes que tout le monde verra (le *flop*

pour les habitués), et qui complète plus ou moins bien les mains. Deux cartes seront encore retournées l'une après l'autre, ce qui donne lieu à d'autres enchères. Je comprenais que dans ce système, l'on est encore moins à l'abri des déconvenues. Tu reçois deux as, et tu ne vois rien venir au flop, ni dans les dernières cartes retournées. Tu peux avoir deux cartes dépareillées, qui ne le seront plus ensuite, grâce à une suite inattendue. Le principe d'incertitude, exalté à chaque étape, est censé assurer le spectacle et l'émotion.

Je commence par convertir mes cinq cents euros sacrifiés en jetons. Première impression, je n'ai pas affaire à des professionnels, mais à des amateurs qui se croient éclairés. Une brochette de visages impénétrables et matois. Je juge inutile d'afficher ma propre ingénuité. Agathe doit avoir fait ses preuves. On la considère apparemment comme la reine de la table, avant le premier coup. C'est son mari qui distribue les cartes. Il ne jouera pas. Il se contentera de battre et de distribuer. On dirait un prince consort. Il figure dignement. J'avoue que je ne suis pas habitué à de telles procédures. On m'indique que les cartes qui resteront cachées s'appellent la *main*, les trois premières cartes retournées, le *flop*, l'avant-dernière, le *turn* (rien que des anglicismes), la dernière, le *river*. Est-il possible de parler de *rive* ou de *rivière* ? La rivière est autorisée. Je constate dès les premiers plis que ceux qui s'estiment bien servis ne tiennent pas à voir arriver de nouvelles cartes qui amélioreraient le jeu de l'adversaire. Un commentaire chuchoté par un badaud m'apprend qu'il ne faut pas accorder de cartes gratuites, quand on possède de bons atouts. Bref, plus il y aura de gens qui se couchent après avoir gonflé le pot, mieux ce sera. Comme on n'est pas à un anglicisme près, le fait de laisser au joueur suivant le soin de fixer les nouvelles enchères (on se contentait chez moi de dire *parole*, ou de taper sur la table), cela se dit un *check*. C'est comme quand on lit le mode d'emploi d'un nouvel équipement : on enrichit son vocabulaire. La relance, par exemple, est appelée *raise*. Celui qui passe pour ne pas décourager le client, quand il pourrait relancer, s'adonne au *check-raise*. En fait, il ne s'agit que d'amener les autres à surestimer ou à sous-estimer votre main. Le seul point commun avec le jeu que j'avais pratiqué. Cela dit, j'étais là pour observer un mécanisme (j'avais payé cinq cents euros pour l'attraction), pas pour manipuler des gens.

Au début, cela ressemble pour moi à un auto-bilan. Je me contente de la mise initiale, comme on tend l'oreille afin d'écouter le bruit du moteur au ralenti. Au quatrième coup, je touche deux six, tout le monde passe, sauf une fille qui mise, histoire de se faire quelques jetons, j'avance une cinquantaine d'euros, elle se couche. Tout le monde me regarde. Le débutant ramasse ses clopinettes sans montrer ses cartes. La fille me sourit : "Vous deviez avoir une belle main." Il est permis de bavarder entre les coups, ça fait partie des escarmouches ordinaires. Je rigole : "Je vous montre ma main, si vous nous montrez la vôtre." Rire général apparemment complice. Je me sens dans la peau du pigeon qu'on encourage.

Je suis un garçon de bonne compagnie. Je veux bien faire de la figuration pendant cinq coups. Je suivrai au deuxième, ferai tapis au dernier. Un petit coup d'aléatoire.

Au deuxième coup, je touche deux cœurs dont un roi. Il est logique que je veuille voir les premières cartes retournées. Ce n'est pas engageant. Ce ne doit pas l'être non plus pour les autres qui se couchent, sauf un qui mise le

minimum. Je me contente de payer. Même devant une petite paire, je manque d'arguments. On me regarde avec pitié. Comme si l'on devinait ce que j'ai. Dans mon cas, ou l'on jette ses cartes, ou l'on mise une somme dissuasive. Je touche un roi, et me contente de taper sur la table, l'autre en fait autant, il est temps de montrer notre main. Au regard des autres, je comprends que j'aurais dû essayer de ferrer le poisson. Trois cents euros de plus, ce n'est pas l'Amérique. Avec huit cents euros, ce n'est pas moi qui dispose du plus gros tapis.

Je laisse passer deux coups, malgré deux grosses cartes qui se suivent à l'un d'eux, et je fais bien, au vu des cartes retournées. Ça bouge à la table. Les mises s'abattent comme des mouettes sur une grève dès avant le flop. Et je ne vous dis pas après. Deux joueurs quittent la table, écoeurés. J'apprends incidemment que dans ces parties on a parfaitement le droit de se réapprovisionner en jetons, ce qui me semble une porte ouverte à tous les excès. Moi qui croyais être le premier à dégager... Une vilaine impression : ce n'est plus moi qui observe la machine, c'est la machine qui veut voir ce que j'ai dans le ventre.

Au cinquième coup, que je considère comme le dernier, je touche deux cartes dépareillées, un neuf de pique et un quatre de cœur. Je lâche une centaine d'euros pour voir la suite. Un quatre, une petite paire donc, l'as et le deux ne me sont d'aucune utilité, sauf que cela me donne également une chance infime d'obtenir une petite quinte. Agathe se tient en embuscade. Les autres renoncent. Allons-y gaiement, je fais tapis. Elle paie. Nous retournons nos cartes. Agathe avec un trois et un cinq a trouvé sa suite. Je suis apparemment rendu. La carte suivante, c'est un quatre. Un brellan sans doute, mais plus faible qu'une quinte. La machine est imprévisible. Elle m'offre encore un quatre. L'affreux petit carré. Aucune joie apparente. J'ai l'air plutôt surpris. Je range mes pions en piles sans même prendre la peine de les compter. Ce n'est pas nécessaire. J'ai doublé mon tapis.

Je sens qu'il serait discourtois de partir maintenant. Et je suis toujours décidé à me faire essorer. Normalement, je devrais augmenter les mises initiales pour vider peu à peu la table, en rendant les pots plus attrayants. Il n'est pas dans mon caractère de vouloir éliminer des gens pour le plaisir. Agathe me soupçonne de jouer petit pour garder mon petit magot. Réflexe de gagne petit. Elle essaie de me bousculer. Moi, je joue mentalement à pile ou face. De façon tout à fait illogique. Je perds, je gagne, qu'importe. Suivre ou ne pas suivre, telle est la question. Mon tapis reste à peu près le même. Saine gestion. Agathe a une moue méprisante. Faut croire que je n'ai pas compris le principe de ce genre de partie. La tension doit monter jusqu'à ce que les deux derniers survivants se retrouvent face à face pour le dernier bras de fer. Je la conforte dans la mauvaise opinion qu'elle a de moi en laissant passer deux coups pour aller pisser. Je reviens en terminant un sandwich raflé au passage. Regards atterrés. Apparemment, on ne se restaure pas à ce moment de la partie. Tout juste si l'on boit de temps en temps quelques gorgées de son poison préféré, de l'eau javellisée du robinet aux remontants divers. Je me couche plusieurs fois avant le flop, rivé à la table par mon tapis. Agathe mène apparemment le jeu. La comédie des hésitations feintes, des échanges de plaisanteries plus ou moins codées, des regards dubitatifs ou franchement scrutateurs, elle connaît. Elle en sait juste assez pour être une bonne pédagogue. Je m'instruis. Elle avance ses jetons

posément qu'elle ait réfléchi ou pas. On ne sent pas qu'elle joue son va-tout. Très sobre. Ce qui compte, c'est de prendre l'ascendant sur les autres. Peu important à ce niveau les cartes. Elle est là pour nous plumer tous, et, secrètement, les autres joueurs sont convaincus qu'elle y parviendra. Un moteur parfaitement réglé, mais un peu fragile à mon sens. Elle est la pièce maîtresse, et le reste même si elle quitte la table sous les applaudissements. On ne s'intéresse plus au sort des jetons. Une personnalité. Caroline a appris qu'elle n'a jamais été tentée d'en racheter d'autres pour rester dans le jeu. Cela dit, elle n'a jamais participé à des tournois où ses limites apparaîtraient clairement. Le statut d'amateur doué qui pourrait faire mieux lui convient parfaitement. Elle ne peut en somme évoluer que dans des cercles où sa supériorité ne sera jamais contestée. Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. Ses amis se contentent de dire, quand le sort leur a souri : "On s'est fait Agathe". Le fait même qu'ils marquent la date d'une pierre blanche est significatif.

Ce n'est pas Agathe qui m'intrigue à ce moment-là, mais la machine. S'agissant d'êtres humains, une réunion d'individus génère des schémas bien plus frustes que chaque spécimen. C'est le contraire qui se passe ici. Six individus se réunissent pour mettre en place une structure bien plus complexe. Il se peut que certains joueurs parviennent à simplifier la donne en imposant une nouvelle forme de logique, à la marge du mécanisme. Les meilleurs professionnels doivent finir par se connaître, chaque tournoi étant censé leur apporter de nouvelles informations. Ce n'est plus alors la partie que l'on joue, mais sa propre image. Agathe avait réussi à imposer son image aux habitués. La Verdurin du poker, m'a dit plus tard Caroline. Elle m'avait déjà parlé des Verdurin. Tout le reste, ce n'est qu'une question de bonnes et de mauvaises passes. Profiter des unes, laisser filer les autres. Une certitude en tout cas : je suis sur son terrain. Et pas nettement convaincu de sa supériorité. Je ne suis pas un compétiteur. Je sens que dans ces conditions, mieux vaut perdre. Le malheur de cette partie, c'est qu'elle m'entraîne, que je le veuille ou pas, vers un face à face que je n'ai jamais souhaité. Je comprends la superstition de certains joueurs, qui considèrent la chance comme un phénomène météorologique. Même avec les satellites, on peut dire qu'il y aura un front froid, mais pas dire s'il pleuvra demain dans mon jardin. En élargissant le champ, il est possible de préciser qu'il y a quatre-vingt-dix chances sur cent qu'il pleuve dans la région. Les prévisions sur trois jours sont plus incertaines. Ces amateurs s'efforcent de détecter les dépressions qui se creusent, et les anticyclones qui annoncent l'embellie. Les séries de donnes, c'est comme les taureaux dans les corridas. Il en est de *mansos*, pas francs du collier, mais traîtres. Il y en a de *bravos* qui permettent à un bon technicien de faire admirer sa virtuosité. Ce soir-là, les mains et les flops sont de nature à faire bouger les joueurs. Je trouble les enchaînements parce que l'on ne veut pas admettre que je fais à présent partie du mécanisme. Je ne suis qu'un invité de dernière heure. Chanceux et gourde. Tout à fait à la portée d'une Agathe qui pète la forme.

Il est bien question de stratégie, de tactique, de calculs raisonnés, de risques nécessaires à cette table ! Je me demande ce qu'elle attend de moi, la machine. Au cours de certains bricolages, la matière semble devancer mes improvisations. En général, ça me fait plaisir. Ici... l'idée qu'on puisse forcer la chance m'a toujours semblé inepte pour la bonne raison que pour moi la

chance n'existe pas. Il n'y a que des cas de figure dans un univers qui n'est pas immobile à notre niveau. C'est le rêve déçu des fatalistes de tout bord : lire dans un livre où tout est écrit. Les plus malins ont compris qu'une fois certaines lignes franchies, il n'y a plus qu'à se laisser entraîner en grappillant ce qu'on peut. Un tel jeu se fonde sur l'idée que l'on peut forcer la chance, en tenant compte de ses fantaisies. Comment forcer ce qui n'existe pas ? Il y a bien des courants qui se dessinent, bien moins durables que des fleuves à échelle humaine. Nos enchaînements conviviaux créent des bassins de retenue, un travail de castor. D'où cette crainte des intrus qui en bouleversent l'ordonnance : brigands, vagabonds, étrangers. Même dans le cadre de nos intimes, au cœur des asiles que nous nous sommes constitués, il est des êtres toxiques, brusquement étrangers à leurs proches, vilaines surprises. Il ne reste plus qu'à étiqueter l'indésirable dans la famille, le cercle, le quartier, la nation. Caroline m'a raconté Sophocle. On tolère les gens de mon espèce, qui ont choisi de faire banquette. Certains strapontins sont plus confortables. Mes compétences, il est vrai, m'autorisent à me tenir à l'écart. Indispensable, pas exigeant, à peine concerné. Les possibilités que m'offrent les matériaux et les outils quels qu'ils soient m'offrent assez d'opportunités. Je donne volontiers des coups de mains, et je résous ponctuellement des problèmes pratiques. Je ne demande rien. Quelle que soit la conjoncture, je n'aurais eu aucun mal à trouver un emploi. J'aurais vite de quoi me payer une fourgonnette et du matériel de plomberie si nécessaire. Il n'y aura jamais assez de plombiers. Et par les temps qui courent, les capacités en matière d'informatique... Qu'ai-je à faire de la chance ? L'idée ne m'a jamais effleuré de la tenter. Je ne m'intéresse qu'aux mécanismes qui se mettent en place spontanément quand deux animaux sociaux ou plus sont entraînés dans une de ces transactions que suppose n'importe quel contact. L'individu reste hermétique (les IRM ne permettent que de vérifier les branchements), ses manigances ne le sont pas. Je n'ai jamais eu l'ambition de connaître parfaitement Caroline, ni d'en être parfaitement connu. Nous faisons comme tout le monde. Nous nous fabriquons une personne en nous fondant sur un assortiment d'impressions concrètes : goûts, dégoûts, j'envisage la possibilité, je ne tolère pas, diplomates ou cassants, nous jalonnons notre territoire de bornes à ne pas franchir, plus ou moins nombreuses. Le temps perdu à explorer nos bornes mutuelles. Pourquoi fouiller ?

Quand on l'entend comme le fait Agathe, le poker se nourrit de la déconfiture de ceux qui n'ont pas été élus. Le triomphe de celui qui l'emporte ne serait pas si grand si les autres n'y laissaient leur chemise, ou quelque chose d'équivalent, un bon bout d'eux-mêmes. À charge de revanche. Agathe s'était constitué de confortables réserves en n'étalant pas sa bonne fortune, pour mieux minimiser ses pertes, assez modestes au demeurant. D'autant meilleure perdante qu'elle ne perd guère. Elle s'est bricolé un bel écosystème. Je suis convaincu qu'elle se ridiculiserait dans un vrai tournoi.

Je ne sais ce que lui veut le mécanisme de cette partie. Lui donner quelques sueurs froides, que le triomphe n'en soit que plus éclatant ? L'écraser carrément ? Je ne serais qu'un instrument. Veut-il mettre mon indifférence à l'épreuve ? Les structures de l'aléatoire représentent un défi pour qui aime à les relever. Rien à voir avec une martingale. On n'embrasse

pas l'aléatoire. On ne saisit que des bouts d'aléatoire. Il n'est pas deux parties identiques. Les grands joueurs sont sans doute ceux qui s'adaptent le plus vite à toutes les données, pour qui les adversaires sont simplement interchangeables. Les mains, les cartes retournées, les jetons disponibles, des millions de possibilités. Très peu pour moi. Je m'en tiens à des objets plus concrets. Hasard sur hasard, je choisis, quelle que soit la main, d'aller jusqu'au bout, de suivre un joueur qui fait tapis, ou non, les coups que je joue me seront indiqués par une poésie que je connais : "Sois sage ô ma douleur..." (4, 4, 1, 2, 7 ...) Ce serait bien le diable si je ne parvenais pas à tout perdre avant la fin du poème. Un souvenir de collégien. Le jeu de la pierre, de la feuille et des ciseaux (divisibilité par deux, par trois, autre nombre premier). Ce n'est plus à ton adversaire que tu as à faire, mais à des enchaînements préétablis. Il doit y avoir quelque chose d'impalpable entre deux joueurs, d'où ma théorie des mécanismes interpersonnels qui ne demandent qu'à se mettre en place. Les autres étaient parfaitement déconcertés.

Au moins aurai-je mis toutes les chances contre moi. Je m'amuse à casser le tempo. Hésiter quand la cadence est accélérée, presser le mouvement quand je sens qu'on se trouve au creux de la vague. Je ne contrôle pas bien sûr le rythme des autres. Mais je peux multiplier les cahots. Éviter de fixer les autres joueurs, ne pas éviter leur regard. Se comporter en somme comme un convive qui laisse aux amateurs le soin de tenir le crachoir. C'est d'ailleurs ainsi que je me conduis dans la vie courante. Je n'ai de longues conversations qu'avec les objets. Des conversations muettes, s'entend.

Ce mécanisme ne me passionne plus à force. C'est comme d'explorer le moteur d'un tracteur qui se transformerait inopinément en moteur de 4x4. Je ne contrôle pas suffisamment de données. Je m'efforce en général de préserver un certain équilibre. Certains de mes camarades considéraient cela comme une infirmité. J'ai connu quelques originaux à la faculté. Leurs spéculations ne me paraissaient pas incompréhensibles. Je lis les traités scientifiques (pas les manuels qui ne présentent que des extraits) comme des romans. Et j'explique à Caroline ce qu'elle est à même de comprendre. Elle m'a dit que je ferais un bon vulgarisateur. Comme ce n'est qu'à elle que j'explique, je me contente de son opinion. Il paraît que je ne suis pas pour rien dans la réussite de nos enfants dans le domaine scientifique. Comme Caroline s'occupait des matières littéraires, ceux qui ont voulu sont allés aussi loin qu'ils voulaient.

Je ne vois pas l'intérêt d'une théorie unitaire de l'univers qui ne ferait qu'ajouter une cosmogonie aux autres, en m'éloignant de l'univers purement matériel. Je ne retiens que les applications pour mon usage. Il est vrai que j'en possède énormément. Certains de mes anciens condisciples continuent de chercher dans leurs labos la confirmation de leurs hypothèses, et un nouvel élan pour en échafauder d'autres. L'objectif clairement avoué étant de publier assez d'articles pour asseoir sa position de chercheur. Un président les conforte dans cette opinion, qui n'hésite pas à juger la qualité de la recherche dans son pays au nombre d'articles publiés en anglais dans des revues dont la seule fonction est de maintenir, artificiellement parfois, le dialogue entre doctes communicateurs. L'avantage de la Toile, c'est que je puis me tenir au courant sans encombrer notre bibliothèque. Je tape le nom d'un de mes anciens camarades. Je vois où il en est. Une idée me semble de

temps en temps mériter d'être creusée. Je m'abstiens de lui envoyer un faire-part, car je ne tiens pas à entrer dans cette danse. C'est ainsi qu'ils m'ont perdu de vue. Cela fait partie de mes étirements. Après avoir bouclé deux ou trois lieues sur mon vélo, décrassé mes muscles, pris une douche et mon petit déjeuner, je consacre une petite demi-heure à parcourir les dernières spéculations scientifiques. Puis l'on peut passer à quelque chose de plus sérieux.

Les mains distribuées donnent lieu à des calculs qui s'apparentent à celui des probabilités, tout à fait à la portée d'un élève de terminale équipé d'une honnête calculette. On n'en est pas aux subtilités de la physique quantique. Je suis avec un certain intérêt les données proposées par le dernier accélérateur de particules. Moi, c'est la mise au point de l'instrument qui a retenu mon attention, plus que l'éventuelle découverte d'un boson inédit. Un poète nous a suggéré que nous vivions dans une forêt de symboles. Pour mes anciens condisciples nous vivons dans un bain de particules plus éloquentes que toutes les forêts de symboles. Et ils ne se croient pas poètes !

En y consacrant un peu de temps, j'arriverais peut-être à élaborer une martingale à géométrie variable, un instrument comparable à un couteau suisse, avec bien plus de fonctions. Le temps que j'y consacrerai, équivaldrait à celui que me prendrait la construction d'une autre baraque identique à la mienne, avec d'autres équipements en plus ; ou la découverte de nouvelles applications de l'informatique. Et tout cela pour gagner le droit de m'asseoir à une table verte, en compagnie d'une brochette d'autres clowns désireux de se donner l'impression qu'ils jouent leur vie sur une seule main. Un autre poète a compris au moins qu'un coup de dé jamais n'abolit le hasard. Il est des originaux qui ne veulent vivre que des instants fatals. Je crains que ces originaux soient à présent si nombreux qu'ils ne sont plus originaux du tout.

Je ne connais que des accidents résultant de données fugitives.

Autant m'en tenir à des matières plus concrètes.

Je me suis autrefois adonné aux échecs et aux dames. Je me suis arrêté quand je me suis rendu compte que cela m'aurait pris trop de temps de poursuivre. Je me contente de rester au niveau auquel je suis parvenu. On n'a pas le droit de toucher une pièce, sauf pour jouer.

Les coups se succèdent sans que je me sente autrement impliqué, même quand le tirage au sort baudelairien me désigne les mains à jouer. Comme il faut compter cinq minutes ou plus pour chacun, ce poème-là devrait suffire. Je dispose sinon de quelques bouts de tirades. J'avais un professeur à l'ancienne qui tenait que les stances du Cid, les imprécations de Camille et le récit d'Andromaque font partie du bagage d'un honnête homme. Cet irresponsable qui ne reculait pas devant les tirades en prose nous avait infligé quelques considérations de Don Juan sur les agréments du change, et le monologue de Figaro normalement réservé aux plus méritantes carcasses du Français. Il profitait outrageusement de l'ascendant qu'il avait su prendre sur ses classes. Je ne crois pas avoir ce soir-là à fouiller dans mes souvenirs. D'autant moins que la table se vide autour de moi. J'ai partagé un coup avec un autre joueur, perdu des clopinettes vu qu'à ce moment-là, c'étaient les plus mal approvisionnés qui avaient du jeu. Je me trouve enfin seul face à Agathe. Nous avons un tapis à peu près identique.

Elle a compris que cela ne sert à rien de me scruter. Je m'en tiens au service minimum. Ce n'est qu'un jeu après tout. On ne va pas laisser s'altérer notre humeur. Il est deux heures du matin, et je commence à trouver le temps long. Je regarde ma main. Un deux et un huit de trèfle. Pas de quoi fouetter un chat. J'entame gaillardement ce coup-là en jouant le quart de mes réserves. Je suis instantanément suivi. Si elle n'essaie pas de m'emplafonner, Agathe doit avoir au moins une paire, deux cartes qui se suivent, ou de la même couleur, comme moi. Le flop nous propose une dame de trèfle sans doute, mais un neuf de cœur et un dix de pique. Je mise encore une somme équivalente, comme un qui veut voir la carte suivante. Agathe fait le geste de balayer tout ce qu'elle a devant elle. Et je paie (même ainsi, je m'aperçois qu'il me reste cinq cents euros, ma mise initiale). Nous retournons nos cartes. Elle a deux neuf. Le flop lui offre un brelan. Je suis apparemment au bout de mes peines. Que sorte un dix, une dame, ou un neuf, elle se trouve avec un full, ou un carré. Je n'ai que trois trèfles parfaitement dépareillés. Les autres parties étant terminées, les curieux s'agglutinent autour de la table. Un deux de trèfle sort. Je sens comme une tension. Ma petite paire ne vaut rien, mais j'ai une petite chance d'en voir arriver un autre. Agathe tire un peu la gueule. Et il y a de quoi. L'as de trèfle qui suit, et me donne la couleur, me permet de tout rafler. Huit mille euros dans les fouilles, vu que les autres s'étaient mieux approvisionnés, on ne peut pas dire que j'aie perdu ma soirée. Je me lève, prêt à serrer la main d'Agathe en la remerciant pour toutes ces émotions.

– La partie n'est pas terminée.

La tête des autres ! C'est une première. Normalement, elle aurait dû quitter la table en faisant bonne figure. Elle précise.

– Il n'est pas interdit de s'acheter une nouvelle cave.

Je regarde ma montre :

– Dites plutôt que vous ne voulez pas risquer de voir la chance tourner.

Bien que ce soit dit en souriant, sur un ton badin, cela ressemble à un défi.

Je me montre conciliant :

– Au diable l'avarice ! Je n'ai pas le cœur de vous empêcher de vous refaire.

La concession paraît la froisser. Mais le public semble affriolé.

On se croirait à Las Vegas. Les blindes vont être importantes, et les enchères, je ne vous dis pas. C'est visiblement à voir la mine des habitués la première fois qu'Agathe engage plus que sa mise initiale. Le mari, d'abord surpris, a fait un signe de la tête presque imperceptible. Il est prêt à la soutenir dans l'aventure. On ne peut pas me laisser partir comme ça. Je ne juge pas cela très professionnel. Haute fonction publique ou pas, j'ai affaire à des ploucs. Les pires. Ceux qui s'ignorent.

Je crains de ne pouvoir me débarrasser de tous mes jetons. Et si elle compte à chaque fois repartir avec un tapis aussi important que le mien, on n'est pas sortis de l'auberge. Elle ne peut comprendre. Nous avons tout ce qu'il nous faut, et aucune aspiration particulière. Une grosse arrivée d'argent ne nous apporterait rien, vu que nous avons déjà notre train. Je ne me suis assis sur ce fauteuil que pour perdre courtoisement cinq cents euros, mon écot, en quelque sorte.

L'idée m'effleure tout à coup qu'il est aussi vain de vouloir perdre à tout prix, que de vouloir gagner. Quelque chose s'est mis en route dans cette

machine, qui échappe à tout contrôle. Je suis étranger à toute angoisse métaphysique. J'apprécie le gag. Le coup du moteur qui s'emballer et précipite une voiture dans une vitrine. Le conducteur aurait pu simplement couper le contact. Quelque chose me cloue à la table, un phénomène collectif, la curiosité maligne de chacun, la fascination devant une catastrophe naturelle. Nous avons quand même un train à prendre à midi, je compte bien piquer une tête avant, l'on ne vient pas au bord de la mer pour s'enfermer avec des joueurs compulsifs qui ont tout loisir de s'adonner à leur vice ailleurs. S'il est un principe auquel je me suis attaché, c'est que rien ne doit me détourner des horaires que je me suis fixés. Ce serait hâter le processus de dégradation déjà mis en route par l'horloge biologique. Je ne connais que trop bien les exemples les plus spectaculaires : l'angoisse du sans-abri plongé dans le no-man's-land cotonneux où la succession des jours et des nuits ne signifie plus rien, et dont on ne sort que les pieds devant ; la torture de l'accro qui ne connaît que les plages trop longues entre deux trips, et ne vit plus que pour les instants fugitifs où l'on ne s'inquiète pas de la prochaine dose ; le chemin de croix des alcooliques avant de parvenir au point où ils tiennent le bon rythme. Notre époque, plus que d'autres, vomit la routine, et s'étonne de tous les excès prévisibles. L'insatisfaction administrée à doses homéopathiques crée une étrange accoutumance, à laquelle nous échappons, Caroline et moi.

Les freins ne marchent plus, on ne peut compter que sur le frein moteur. Fixer une limite impérative, en ayant l'air de lâcher une concession.

– Je croyais qu'on n'allait pas y passer la nuit, eh bien soit, on y passera la nuit, s'il le faut.

– Je n'en attendais pas moins.

– Et je n'en ferai pas plus. Au premier rayon de soleil, nous en resterons là.

Cela ressemble à un ultimatum. Si l'on n'en tombe pas d'accord, je repars avec mes picaillons. On est plus proche du solstice d'été que de l'équinoxe. Ça nous laisse trois bonnes heures. Et c'est mon dernier mot. Comme la droguée qu'elle est subitement devenue, Agathe ne vit que dans l'instant. Elle acquiesce :

– Au premier rayon de soleil, on en restera là.

Heureusement que l'anticyclone des Açores fait bien son boulot.

Je m'amuse à jouer petit bras, pour l'agacer. Sans jeter mes cartes. Je colle, je suis, et j'apprends en saisissant quelques mots dans l'assistance que cela s'appelle *limper*. Je ne suis pas sectaire.

Ça va, ça vient. Elle attend visiblement une main correcte, et j'espère qu'elle en trouvera une. En attendant, elle me bluffe deux ou trois fois, je le sens, et je jette mes cartes, ce dont elle retire une joie immense. Elle entame mes réserves, joue ce qui me reste, et perd. De bonnes cartes lui arrivent, elle mise son tas, et perd.

Elle ne peut en rester là. Elle signe un chèque pour récupérer la quantité requise de jetons, et l'on sait qu'elle est solvable. Le mari qui continue à battre les cartes et à les distribuer n'y voit apparemment aucun inconvénient. Moi je suis fasciné. Cela finira bien par se décrocher ! Je vais enfin pouvoir me retrouver tout nu !

Macache !

J'ai beau jeter les bonnes mains, et garder les mauvaises, c'est compter sans les cartes retournées. Dans le jeu fermé à cinq cartes, ce serait plus

facile. Les règles sont contre moi. On dirait en effet un gag. Son tas fond à vue d'œil.

Un rayon de soleil vient frapper une vitrine pleine de porcelaines diverses. Ce qui est dit est dit. Je balance mes cartes, m'étire et me lève, tandis qu'elle ramasse les jetons.

Je lâche obligeamment quelques remarques de circonstance :

– Franchement, je ne me reflanquerai jamais dans un tel guêpier. C'est trop éprouvant pour les nerfs. Il est des jeux moins hasardeux.

Plus d'une mâchoire pendouille.

– Il n'est de bonne compagnie qui ne se quitte.

– Caroline fait la bise à une Agathe encore catatonique, je m'incline.

Caroline a remarqué que le mari d'Agathe a subrepticement retourné ma main, avant de la reposer. Une fraction de seconde. Deux ou trois fidèles ont dû s'en apercevoir également. Un coup qui les rendrait définitivement tricards dans des tournois sérieux. J'avais deux as. Nous avons ensuite appris qu'il y en avait encore un au flop, et ensuite une autre paire en prime, avec les deux dernières cartes. Le full aux as dans toute sa splendeur. Un coup parfaitement jouable. Surtout avec les réserves. C'est ça que l'on ne m'a pas pardonné. L'aumône, le pourboire. Un pied de nez, dans mon esprit, à la chance.

J'aurais raflé ses derniers deux mille euros, cela restait dans le domaine de l'admissible. Quand j'étais étudiant, un maître nous a parlé du jour où le zéro est passé une vingtaine de fois à je ne sais plus quelle roulette, au grand désespoir des tâcherons qui se font des fins de mois en jouant le déficit des séries longues sur le rouge ou le noir, le pair ou l'impair. Par mon geste je déniais toute signification à la bonne fortune, et refusais d'admettre que je recueillais le fruit de mon industrie, et d'un talent inné pour exploiter les bonnes passes.

J'avais juste négligé une pièce essentielle dans les assemblages humains. Le vent. Un animal utilisera benoîtement des données objectives, force et ruse, pour arriver à une position hiérarchique ou pour délimiter son territoire. L'instinct sexuel donne lieu à d'honnêtes compétitions. Le langage articulé ajoute des éléments... qui n'existent pas. Il n'est pas anormal qu'un beau discours fasse autant d'effet qu'un coup de poing dans le nez, et même qu'un coup de poing dans le nez devienne une forme de discours. On se rend parfois compte un peu tard qu'une attitude peut correspondre à un tabassage humiliant. On se trimbale donc avec nombre de dossiers en souffrance, qui ne reposent que sur du vent.

Heureusement qu'à moyen terme des mécanismes se mettent en place qui permettent au connaisseur de neutraliser tout ce qui pourrait le distraire de ses occupations. Je ne sais travailler qu'à moyen terme. Ce qui peut se passer dans un cercle qui m'est parfaitement étranger échappe à mes compétences.

Ce n'est pas une raison pour ignorer la puissance des obsessions. J'étais sans le vouloir entré dans la vie d'Agathe. Nous avons reçu une lettre, que nous n'avons pas conservée, comme quoi les choses ne pouvaient en rester là. Cette partie n'aurait été qu'un malentendu que l'on pouvait éclaircir. Je ne voyais là aucun malentendu. Je ne renouvelle que les expériences qui m'apportent quelque chose de plaisant.

Je n'ai pas mis fin à la plupart de mes addictions pour m'en coller une sur le dos. J'ai déjà eu la faiblesse de fumer (la pipe, la plupart du temps

éteinte) dans ma jeunesse encore studieuse, pour faire comme tout le monde. Il m'est arrivé de prendre une cuite pour les mêmes raisons (heureusement que je ne suis pas maladivement sociable). Je ne fume plus (la valse des collègues qui allaient en griller une dehors !), mais je bois un verre à chaque repas (du bon). Il ne manquerait plus que je remette les pieds dans un tripot, qu'il soit chic ou pas !

Fallait-il qu'elle ait un ascendant sur un nombre de personnes suffisant pour essayer de m'entraîner dans une nouvelle partie ! Ce qui m'effare, ce n'est pas elle (certains comportements ne sont absurdes, idiots et parfaitement incompréhensibles que pour celui qui tente de les observer sans posséder les diplômes requis), mais les autres qui lui ont donné un coup de main. C'est tellement énorme que j'envisage une quantité d'actions apparemment innocentes accomplies par des particuliers ne disposant pas de toutes les données. Il serait vain de me poser des questions. Faut faire avec.

Les cartes sont distribuées. Je regarde ma main. Les flics au cul, et le faisceau de présomptions qui devrait me conduire au moins en préventive. Normalement, je me couche, et il ne me reste plus qu'à me morfondre dans ma cellule, avec mon déguisement de monstre.

Il se trouve que j'ai les moyens de relancer. On a sous-estimé mon tapis. J'ai entendu parler dans mon enfance d'un joueur légendaire qui n'a gagné son coup que parce qu'il savait que ses adversaires avaient manipulé les cartes. Pourvu d'un carré d'as, il ne pouvait être battu que par une suite royale. Déduction : les deux premières cartes complétaient la suite royale de l'autre. Il a jeté deux cartes, et gagné son coup avec un brelan d'as.

J'ai affaire à des tricheurs dont il faut supposer qu'ils disposent d'énormes moyens. Je n'en ai aucun pour identifier les complices d'Agathe, sûrement haut placés.

Il est bien entendu que je ne comprendrai jamais ce qui m'arrive. L'on n'est pas assez bête pour triompher.

Les mécanismes inter-relationnels se fondent sur des édifices montés de toutes pièces, sans aucun rapport avec une réalité que nous ne dominons pas. Un dossier a été ouvert à mon insu, qui me concerne. La Grande Agathe a dû croire qu'elle a été la cible d'une mystification montée par un farceur qui aurait déjà plumé d'autres joueurs d'un bon niveau, un de ces fripons qui arrondissent de la sorte leur fin de mois, mais ne veulent pas s'enliser dans un milieu où l'on est tenu de relever tous les défis. Si au moins elle avait pris la peine de vérifier... Elle devait avoir les moyens de solliciter l'appui des RG. Elle n'a eu aucun mal à suivre nos déplacements ces dernières années.

Je ne puis soumettre aux enquêteurs le résultat de mes réflexions, parfaitement inutilisable au demeurant. Une des huiles richement pensionnées de notre glorieuse Cinquième s'est sentie humiliée par un faux péquenaud d'informaticien juste bon à bricoler ces machins qui vous recommandent d'attacher votre ceinture (le commun s'imagine mal l'importance de l'informatique dans les voitures de série). Cette ancienne éminence grise n'aurait pas enduré de perdre à une table de poker une somme qui ne l'obligeait même pas à se mettre sur la paille. Une enquête sommaire établirait vite que ce n'est pas la première fois qu'elle perdait sans que le chemin des vainqueurs soit jonché de cadavres compromettants. La blessure avait donc été assez profonde pour que l'on n'hésitât pas à sacrifier

quelques marginales tout à fait inutiles à la bonne marche de la société dans le seul but de me faire enfermer. Ayant eu le mauvais goût de ne pas offrir de revanche, j'aurais été invité à participer bien malgré moi à un jeu dont je ne connaissais pas les règles. Qu'une dame qui contrôle tant de réseaux directement ou indirectement puisse mettre au point une telle machine, c'est envisageable. Ce ne serait qu'un coup tordu parmi tous ceux que la raison d'État justifie. L'Afrique a permis entre autres aux amateurs de se faire la main. Elle aurait pu me faire expédier, ou s'en prendre à Caroline pour me contraindre à m'aventurer sur son propre terrain. Je m'en sors à bon compte. Il suffisait que Caroline ne pût plus me voir qu'au parloir. Une revanche dont les effets doivent se prolonger.

Les suspects sont naturellement maladroits quand ils ne savent pas ce qui leur arrive. Elle ne pouvait prévoir une aussi fâcheuse coïncidence : des fonctionnaires aussi fins que scrupuleux, un suspect qui ne s'affole pas.

Il ne reste plus qu'à envoyer un petit message au commissariat.

C'est le lieutenant qui en prend le premier connaissance :

– J'ai beau fouiller, je ne discerne aucun motif plausible. S'il en existe un, l'on ne manquera pas de recommencer à la première occasion, et en des lieux où la police ne prendra pas autant de gants. La parade la plus simple consiste encore à rester à Castelvin où je vois mal comment l'on pourrait m'y reprendre, et l'affaire sera naturellement classée. Mais si vous tenez à mettre la main sur le ou les coupables, il n'est que d'offrir une bonne occasion. Me voici donc partagé entre le souci de ma tranquillité, et le sentiment qu'une série de crimes ne peut rester impunie. Cela dit, une série qui s'arrête représente moins de danger pour la société qu'un voyou entreprenant.

Le message laisse la commissaire perplexe.

– Il y a une omission.

– En effet. M. Saturnin a dû songer à quelqu'un dont les mobiles ne lui semblent pas plausibles aux yeux de la loi. Il botte en touche. Il nous invite à dresser un piège, en ayant recours sans doute à ses compétences, pour confondre les meurtriers. Il n'a pas un seul élément à nous offrir qui nous autoriserait à mener une enquête. Il faut un flagrant délit. Il sait bien que nous ne pouvons pas laisser les choses en l'état. D'une certaine façon, il prend les cartes en mains, et ses cartes, c'est nous.

Tout en parlant, il a machinalement pissé un quatrain sur le dos d'une enveloppe :

Je n'pensais pas à quoi je pense
Y' a des chos' à quoi j'pens' pas
Ça ne fait rien si l'on s'avance
Jusqu'au grand trou quand l'on s'en va.

À coller dans une chanson de l'artiste.

*

IV

L'idée, c'est Caroline qui l'a eue

L'idée, c'est Caroline qui l'a eue :

– Ce qu'il nous faudrait, c'est un trou perdu, pas trop loin d'une ville présentant un minimum d'intérêt artistique, une sorte de modeste chef-lieu, cinquante mille habitants en gros. J'ai gardé un bon souvenir du Portugal. Mais on ne peut se cantonner à l'embouchure du Tage. La vallée du Douro doit présenter quelques opportunités. Je vois une aimable *pousada* où tout nouvel arrivant se fera inmanquablement repérer. La Grande Agathe ne tord pas elle-même le cou aux jeunes filles en fleur qui se sont égarées. Nous aurons peut-être le plaisir de faire connaissance avec les exécuteurs de basses oeuvres. Et ce sera un joli retour aux sources, une façon élégante de conclure : tout a commencé à Cascais, tout finira un peu plus haut. Nous partirions entre la Pâque et la Saint-Jean pour ne pas trébucher sur un touriste à chaque pas, et les autorités locales pourront faire le tri plus aisément.

– Qu'est-ce que les Portugais t'ont fait pour mériter un autre cadavre ?

– Ce seront des cadavres qui sauront se défendre. La police ne devrait pas avoir de mal à trouver des filles pas commodes pour jouer les vagabondes. Quant aux Portugais, ils ont eu le mérite de défrayer la chronique il y a quelques années quand une fillette anglaise a disparu. Les spécialistes de Scotland Yard sont venus piétiner leurs plates-bandes, les journaux anglais ont généreusement douté de leurs compétences. Ici, l'affaire se résoudra sans aucune intervention extérieure. Ce sera une revanche délectable. La collaboration se fera en amont, et ce sont les locaux qui choisiront le terrain. Les jeunes filles seront de vrais émetteurs ambulants, ainsi que la bicyclette sur laquelle tu iras te dégourdir les mollets. Ce qui suppose la présence d'une officine où l'on peut en louer. Celle que tu auras trafiquée se trouvera déjà sur place. Un dernier petit détail à régler, la *pousada* devra figurer dans des brochures congrûment distribuées un peu partout, qu'on n'en trouve pas qu'à notre agence. Nous devons louer la chambre au moins trois mois avant, pour un séjour de quinze jours. En saison presque morte mais plaisante, c'est une aubaine pour la Grande Agathe, si elle ne veut pas en rester là. Et pour nous, ce sera une façon de joindre l'utile à l'agréable.

– Je vois ça d'ici. Les environs seront peuplés de journaliers assermentés.

– Surtout si c'est nous qui finançons l'opération. Jamais on n'imaginera que tu es disposé à miser autant.

– C'est ce qui s'appelle faire tapis.

ce qui s'appelle faire tapis.

– Rien d'officiel. Il ne nous reste plus qu'à en parler à la commissaire.

C'est Caroline qui a fait le déplacement.

On ne peut pas dire que je soulève l'enthousiasme. La commissaire reste polie :

– Ce n'est plus simplement notre équipe que vous mettez à contribution. Et si les Écossais et les Tchèques veulent également participer aux réjouissances... Tout ça, sans que les sommets de la hiérarchie en aient vent.

– C'est la moindre des choses. Ceux qui nous ont tendu ces pièges doivent avoir leurs entrées.

On peut compter sur le lieutenant pour tâter le terrain sans alerter ceux qui croient savoir. Il connaît apparemment plus de gens que moi. Je ne sais comment il est arrivé à contacter les gars de Prague et d'Inverness, mais l'on est prêt à envoyer des jeunes filles en rupture de ban. Qu'elles viennent de plusieurs pays, ce n'est pas plus mal.

Ç'a été encore plus encourageant du côté des Portugais. Un piège monté sur un terrain à leur convenance, pas trop encombré de touristes, ça pouvait les allécher. Mais à ce point... Ils ont une mémoire de mule. Une des jeunes filles viendra de Cascais. Un certain António Varela débarque à Castevin, nous l'avons envoyé chez M. Saturnin.

Le fonctionnaire qui officie dans le district de Vila Real semble de bonne compagnie, mise à part la douce manie de se curer les dents régulièrement quand il mange, ce qui fascine Caroline, mais n'est guère gênant. Une humeur perpétuellement joviale, et une connaissance étonnante du français qu'il parle presque sans accent. Nous avons déjà remarqué que beaucoup de Portugais de plus de cinquante ans sont dans ce cas, mais le bonhomme semble bien plus jeune.

Il est venu avec sa collection de brochures, et sa clé USB pour les photos des environs. Tout est déjà organisé. Nous descendrons à la *Pousada Joaninha* à Falicão, dans le district de Vila Real, Près de Santa Marta de Penaguião, au N-O de Régua, au pied de la Serra do Marão.

Il fait l'article, ironiquement, comme s'il travaillait dans une agence de voyage :

Porto se trouve à une centaine de kilomètres. On peut s'y rendre par le train. Il y a Vila Real à moins de trente kilomètres, qui n'a d'autre intérêt qu'un manoir dans les environs et le fait qu'elle a été fondée par D. Dinis, le Cultivateur, en l'an de grâce 1283. Un heureux mélange sinon d'ancien (demeures seigneuriales, manoirs armoriés, façades Renaissance, balcons insolites) et de moderne (centre universitaire, cité-pilote du conseil de l'Europe ce qui lui fait une belle jambe). Régua est une vraie plaque tournante dans le trafic du vin de Porto. Le bourg de Pinhão, qui est à portée, offre un joli coup d'œil. Les doctes pourront aller méditer à Vilarinho de Samardã, au-dessus de Vila Real, où le plus tapageur des écrivains du XIXe a passé ses enfances. De bonnes randonnées vélocipédiques en perspective : le terrain est pour le moins accidenté.

Des exemplaires de la brochure vont être distribués dans les grandes villes de France et d'ailleurs. Pour une fois qu'on a la possibilité de boucler heureusement une affaire en promouvant la région...

– Puisque les mortes saisons vous tentent, je ne saurais trop vous recommander la procession de *Notre Dame des Malades* où l'on marche sur des tapis de fleurs. Cela se passe le deuxième dimanche après Pâques.

C'est tout juste s'il n'a pas proposé de s'occuper de nos billets. Je crois que ce garçon se recommande surtout pour ses compétences en informatique. On n'a pas dû le choisir par hasard. Je vois ça d'ici : cherche policier en poste dans un district limitrophe du Douro, d'un bon niveau en informatique. Il passe presque toute l'après-midi avec Saturnin. Il est hors de question que nous nous déplaçons là-bas avant l'heure, il faut quelqu'un qui soit capable de veiller à ce que tout soit au point. Il faut aussi en attendant faire passer là-bas un vélo trafiqué, préparer les tenues des paumées (une fois connues les mensurations, on trouve au marché toutes les fripes que l'on veut), pourvoir notre chambre à Falcão de tous les équipements nécessaires, en un mot, prendre là-bas toutes les précautions que nous prenons ici. On m'a fait remarquer que, plutôt que d'installer une boutique dans les environs, les propriétaires de la pousada pourraient mettre des vélos à la disposition de leur clientèle.

Le bon Varela, qui se pique de cuisiner, a voulu m'offrir un aperçu de ses talents. Nous avons eu droit pour commencer à ses *pastéis de Santa Clara*. Cette sainte ne devait pas craindre le cholestérol. On ne lésine pas sur les oeufs.

J'en ai plus appris avec M. Plech en une après-midi qu'en trois ans avec nos spécialistes. Il a voulu sans doute me flatter en m'assurant que je pourrais essuyer une formation accélérée.

Leur commissaire s'en est tenue à l'essentiel. Le lieutenant est un original capable de suivre les pistes les plus délirantes, quand les ordinaires ne suffisent pas.

Le fait qui a déclenché le processus s'est nécessairement produit avant que l'on commence à semer des cadavres sous les pieds de M. Plech. S'il n'est pas l'auteur des crimes, et s'il fait un bon suspect pour tous, c'est qu'il est visé. Il était difficile de trouver une occasion. Les Plech ne s'éloignent guère de leur forteresse technologique. Mais ils se déplacent de temps en temps. Il faut trouver un moyen de savoir où ils se rendent. Et beaucoup de temps pour mettre au point les enchaînements qui conduiront à leur arrestation, chez eux, à Castevin. Qui est à même de mettre au point et de faire exécuter un tel plan ? Si cela ne présente aucune difficulté de pirater les ordinateurs de leur agence, toujours la même, l'opération doit présenter un minimum d'intérêt. C'est la première chose à laquelle s'est intéressé le lieutenant. À qui s'adressait le couple avant de partir en voyage ?

Reste la démarche la plus malaisée, tordre le cou à ces jeunes filles. Les Républiques indulgentes remettent en circulation des pervers compulsifs contre lesquels on n'a pas réuni assez de preuves. Le lieutenant a essayé de dénicher un étrangleur qu'on n'aurait pas trop longtemps inquiété malgré un faisceau de présomptions prometteur. Là, il faut envisager sérieusement un autre niveau d'influences, car on adore faire des exemples par ici. Un certain Denis Marcel aurait sévi dans l'Indre il y a plus de six ans, autour d'Argenton-sur-Creuse, semant quelques vagabondes ici ou là. Deux d'un coup après une rave partie, trois autres quand l'occasion a fait le larron. Le monsieur présentait bien, il était parfaitement fréquentable entre ses accès, et pas du tout du genre à s'en prendre aux lycéennes ordinaires. On ne pouvait en principe pas laisser en impuni un monstre aussi poli. Eh bien, on

l'a fait. Le juge d'instruction, indépendant par définition, a dû être freiné dans ses ardeurs par un procureur prudent.

Cela bien établi, il ne reste plus qu'à se demander à quel moment M. Plech a pu contrarier une personne très très influente. Cela devait s'être produit il y a moins de dix ans, et plus de cinq ans. Les Plech ne voient pratiquement personne. Le lieutenant Yann n'a pas pris longtemps pour tomber sur une partie de poker où M. Plech aurait plumé tout le monde, en humiliant pour finir une haute fonctionnaire qui fêtait ce jour-là son départ à la retraite. On ne joue pas au poker si l'on refuse de se faire humilier. Ce devait être pour elle une expérience nouvelle.

Nous voilà donc devant un mobile qui n'en est pas un, une condition suffisante pour que M. Plech ne juge pas utile de le mentionner. Cela ne semble tout simplement pas plausible. Nous disposons donc d'un exécutant qu'on ne soupçonnera pas vu son caractère jusque là casanier, et un commanditaire que l'on ne pourra jamais confondre, et qui doit avoir un certain nombre d'amis qui participent à ce petit jeu. En comptant sur les innombrables intermédiaires, il est difficile de mener à bien cette tâche.

Peut-être aurons-nous la chance de mettre la main chez nous sur ce Denis Marcel, dont le lieutenant m'a donné une photo. Cet assassin provincial qui devient tout à coup international devient du coup plutôt compromettant. On trouve dans n'importe quelle prison des gens de bonne volonté, prêts à exécuter n'importe quel contrat moyennant une grosse prime. La seule façon de remonter la filière, selon le lieutenant Yann, c'est de confesser ceux qui essaieront de le tuer, et deviendront ainsi aussi compromettants que lui.

Il est bien entendu que je ne dois pas me braquer sur cette cible, mais c'est la seule où nous disposons de petites données.

C'est bien la première fois qu'un suspect se recommande par une absence de mobile évidente. Moi-même, je n'arrive pas à y croire, quoique Robert Yann m'offre l'exécutant en prime. Une reconstitution, m'a-t-il dit, c'est déjà du roman. Nous fabriquons nos intrigues, nous campons les personnages, nous imaginons des péripéties, nous sondons des reins et des cœurs comme le narrateur omniscient dont me parlait mon professeur de français. Toutes les erreurs judiciaires sont fondées sur des histoires mal ficelées, ou trop bien. Cette histoire a au moins cet avantage qu'elle est délirante. M. Varela est bien de mon avis.

Il s'est du coup offert une petite récréation. Je ne sais si ce sera utilisable par son fils. Il me l'a fait lire avant de la glisser dans sa poche :

Ma première morte
Je l'ai vue passer
Elle était accorte
Sous les marronniers

Ma deuxième morte
Prêtant son épaule
Au vent qui l'emporte
Finit sous un saule

Quant à la troisième
Que le jour me damne
Son teint était crème
Au pied du platane

L'autre rêvassait
Au bord d'un ruisseau
Moi je l'ai laissée
Au pied d'un bouleau

Quant à la cinquième
Elle m'a troublé
J'ai soufflé je t'aime
Et l'ai étranglée

Une gentille comptine que l'on peut apprendre aux enfants trop sages.

La Grande Agathe a misé vraiment gros : ça lui est revenu bien plus cher que les sommes engagées aux Sables-d'Olonne. J'ai assez de foin dans les bottes pour relancer. C'est ainsi que j'ai présenté la situation à M. Varela, sans lui parler de la Grande Agathe :

– Comme je ne me savais pas visé, j'ai dû jusqu'à présent essayer les mauvais procédés de quelqu'un qui m'en veut. J'ignore qui j'ai pu désobliger à ce point, là n'est pas la question. Je ne connais que l'enjeu de la partie engagée : ma liberté et ma tranquillité. Je ne dépense guère, j'ai toujours gagné bien plus que je ne pouvais dépenser malgré mes petits bricolages. Je suis prêt à assurer le financement des futures opérations. Vous m'enverrez vos devis à mesure, sans avoir à solliciter votre hiérarchie. Il vous suffira de prévenir vos supérieurs qu'on vous a mis sur une piste intéressante, et que l'occasion se présente de confondre un meurtrier qui a déjà sévi à Cascais, à Inverness, en France et à Prague, sans demander l'aide de qui que ce soit. Vous pourrez même préciser qu'il s'agit d'agiter sous le nez de votre client un suspect qu'il cherche à compromettre à tout prix, et qui est prêt à collaborer. Cela ne vous empêchera même pas d'expédier les affaires courantes. Vous profiterez de vos moments de liberté. Le patron de la *Pousada Joaninha* sera bien content qu'on lui offre une dizaine de VTC pour ses clients, tous d'ailleurs trafiqués par mes soins. Nul doute que le *Guide du Routard* appréciera une telle initiative. Vous pourrez en même temps, et dans le même esprit, prévoir autant d'ordinateurs qu'il y a de chambres. Vous êtes déjà à même d'installer un système vidéo efficace. Il sera bon que l'on sache par où je passe, quand je fais ma petite randonnée matinale. Si vous pouviez me prévoir un petit parcours de santé d'une trentaine de kilomètres, adapté à mon âge et à ma bonne volonté, ce serait parfait. Vous m'enverrez les photos, que je puisse repérer les meilleurs endroits pour installer des caméras. Nous ne correspondrons plus que par courriel. Je compte sur vous pour trouver les bons angles et prendre les dispositions nécessaires. À charge pour vous d'utiliser au mieux les données obtenues. La partie purement policière de l'opération dépasse largement mes compétences.

Il était bon de le souligner. Je ne suis que le bricoleur et l'informaticien. Et je n'offre mon concours que par pure obligeance. Rien ne m'empêchait de rester terré dans mon domaine. La commissaire a d'ailleurs dû le prévenir qu'à la moindre réticence, je me retirais sous ma tente. Elle ne devinera jamais le plaisir que je prends à suivre de loin les travaux d'un apprenti monté en graine, fort doué au demeurant. C'est un exercice tout à fait nouveau. Faut tenir compte du niveau de mon élève. Gene Kelly parvenait à donner l'impression que Frank Sinatra dansait aussi bien qu'un professionnel. Une gageure pour un chorégraphe. Et pour moi. L'œil méfiant d'un banal contremaître ne peut obtenir de tels résultats

Mon interlocuteur se doit à présent de marquer son territoire, ce qu'il fait :

– Pour tout ce qui concerne mon secteur, vous pouvez en effet vous en remettre à moi.

L'avantage d'avoir affaire à des collaborateurs aussi efficaces que généreux, c'est qu'ils vous mâchent le travail. Il est juste à souhaiter que de l'autre côté l'on ne juge pas l'occasion trop belle. Tout est fait pour que les soupçons ne puissent tomber que sur la cible choisie. Jamais le meurtrier ne se sera hasardé sur un terrain à la population aussi disséminée. En revanche, on imaginera difficilement que n'importe quelle police dépense autant d'argent pour confondre un criminel sur lequel ne pèse encore aucun soupçon. Nous sommes comme la cavalerie. Nous n'arrivons que lorsque le mal est fait.

Il est d'autre part bon qu'aucun observateur étranger ne vienne souligner l'intérêt qu'on prend à cette affaire. Nous nous chargerons de tout, et nous tirerons tous les bénéfices de l'opération si tout se déroule comme prévu.

Le lieutenant Yann m'a tenu d'étranges propos après avoir examiné une carte de détail de notre district :

– L'exécuteur ne descendra pas à l'hôtel. Pour la morte de Castevin, et les autres, il en avait assez à sa disposition pour ne pas attirer l'attention. J'ai effectué quelques vérifications dans les environs, et même dans les quatre étoiles auxquels personne ne songe, et pour cause. Et je suis tombé sur le candidat dont je vous ai donné la photo. Ce Denis Marcel a été relâché, les présomptions n'ayant pas été suffisantes, par le procureur de sa région. De tels scrupules sont assez rares pour être notés et célébrés. On enferme de prétendus pédophiles sans prendre trop de précautions, et le juge n'encourt apparemment qu'un blâme ; on condamne un berger corse pour moins que ça. Le fait qu'il se soit arrêté dans notre région ne constitue pas une preuve suffisante, mais, si c'est lui, je le vois bien s'installer dans un des campings de votre région. Pas comme un de ces pouilleux globe-trotters que l'on regarde sous le nez. Il se présentera avec une ruine volumineuse et bien tenue du dernier millénaire qui tracte une caravane bas de gamme. Splendeur et décadence. Les classes moyennes sont obligées d'user jusqu'à la corde leurs prestigieuses berlines, et n'ont plus de quoi se payer un hôtel pour plus d'une semaine.

– Il faut donc que le meurtrier soit bien ce Marcel Denis, et qu'il fasse ce que vous dites, ai-je fait remarquer. J'ai des doutes. On parie ?

– Si je me plante, je vous envoie une caisse du meilleur Fronton. Et si j'ai raison ?

– Vous aurez droit à une caisse de vin du Dão. Vous ne faites pas une mauvaise affaire.

– Qui vous parle d'affaires ? Ce n'est qu'un jeu. Et vous avez toutes les chances de le gagner. Avant que toutes les conditions soient remplies...

La pousada, c'est une ancienne maison de maître aménagée au milieu d'une vaste propriété, délimitée par de grands arbres, quelques bosquets çà et là. Ce qu'on appelle par ici une *quinta*. Mon Saturnin n'est pas un contemplatif. Il a vérifié que les dispositifs installés dans notre chambre étaient à son goût. L'ordinateur apporte une note moderne. Pas de télévision. On est chez des peuplades civilisées. Une parabole discrètement disposée dans la cour, côté Sud, laisse à penser qu'une salle a été mise à la disposition des intoxiqués. Les populations du siècle ont besoin de verroteries visuelles.

Il a été en revanche sensible à la vaste salle à manger planchéiée, aux poutres apparentes, et à la cheminée où l'on pourrait faire cuire un veau entier. Et si cela ne suffisait pas, un four à l'ancienne juste à côté, bien maçonné. Un travail de restauration remarquable d'après lui. Je doute que l'on boulange, mais on l'utilise apparemment pour d'autres usages. Cette salle à manger est prolongée par un salon, et le salon par une pièce où il n'y a que l'inévitable télévision avec des chaises pliantes appuyées contre les murs. Elle s'ouvre sur une vaste pergola envahie par une vigne dont je ne mettrai pas la virginité en doute. Elle n'est pas faite pour être vendangée.

Le maître de ces lieux nous accueille comme si nous étions des familiers qui reviennent après une longue absence. Son allure ne laisse pas de me surprendre. On ne porte plus de ces moustaches qui tombent comme des lames de faux jusqu'au maxillaire, et je ne sais pas pourquoi il se déguise en bohème du dix-neuvième siècle. Ça lui sied d'autant moins qu'il est trapu et fait à lard. Son français est encore meilleur que celui de Varela. L'anachronique dandy s'appelle Francisco Ramos, et sa femme, plus discrète et plus mince, s'est furtivement glissée dans une robe blanche à fleurs bleues comme une rose dans un vase étroit. Elle s'appelle Esperança. Je ne sais pourquoi je les imagine débordant d'une portière du petit train de Palavas que l'immortel Dubout a bourré de matrones imposantes et d'employés anorexiques. Ils ajouteraient une note élégante à ces monstrueux assemblages. Falcão même se trouve à moins d'un kilomètre. Les ombres sont douces, les couleurs reposantes, et l'air vif. Quoi qu'il arrive, nous ne sous serons pas déplacés pour rien.

J'ai eu la curiosité de demander quel était le monsieur de la statue sur la grand'place, qui portait des moustaches semblables aux siennes, mais semblait plus frêle.

Il s'agit d'un littérateur du dix-neuvième qui aurait séduit une nonne de la région, et ce n'était pas sa première, bien qu'il eût à peine franchi alors le cap de sa vingtième année. Les fiancées du Seigneur doivent présenter des charmes souverains. Il lui aurait planté un enfant, que n'auraient pas hésité à recueillir les parents de la nonne. Celle-ci aurait, après ce fécond écart, passé le restant de ses jours dans son couvent, où elle aurait reçu, régulièrement, la visite de sa famille et de son fils. Tous les bourgeois à l'époque n'avaient pas l'esprit aussi large. Celui-ci était fort riche, et prêt à

doter généreusement le couvent où il avait casé sa fille, à la condition que celle-ci en restât là.

Il semble que l'enfant du péché n'en ait pas voulu commettre lui-même. Les personnes irréprochables sont de redoutables procréateurs. Il a eu quatre femmes, toutes mortes de fièvre puerpérale ou de consommation. Il versa pour chacune des larmes grosses comme des soucoupes et garda de chacune une image daguerréotypée qu'il fleurissait chaque matin. Les épouses ne voyaient pas cela d'un mauvais œil : il est bon d'avoir un mari qui vous regrettera.

Il a laissé de la sorte huit enfants (toutes ne mouraient pas dès le premier), qui ont fait souche, et se sont distingués, à l'instar des Rougon-Macquart dans toutes les sphères de la société. Cette famille a produit entre autres une splendide courtisane des années folles, huit prêtres et un ministre. La courtisane n'avait que de l'esprit.

Ceux qui sont restés dans la région ont pris des femmes du pays, et se sont montrés si conscients de leurs devoirs conjugaux que, sans qu'on puisse vraiment parler de consanguinité, tous les habitants ou presque de Falicão en descendent.

– Nous sommes tous des enfants de Camilo, s'est exclamé Francisco Ramos, à la fin de son exposé.

Varela ne pouvait préparer la venue d'aussi remarquables clients sans me mettre dans la confiance. Je l'ai laissé tout seul dans la chambre qu'ils occuperont, avec sa petite caisse à outils. Il n'avait pas besoin de me recommander la discrétion. Je n'en ai pas parlé à Esperança, et l'ai introduit dans les lieux quand elle était absente. Tous les vendredis, elle va faire maigre chez sa mère qui me prend pour un homme sans Dieu parce que je ne me rends à la messe que le dimanche. J'ai tout le loisir entre-temps de méditer sur la passion de notre Sauveur. La croix au-dessus de notre lit conjugal me rappellerait sinon à l'ordre, ainsi que le chapelet à son chevet, une lithographie du *Bom Jesus do Monte* et une horloge dont le cadran représente la mère de notre Seigneur. Autant de bornes pour me maintenir sur le bon chemin, que je n'ai jamais songé à quitter. Elle doit avoir raison. Les médecins recommandent les piqûres de rappel.

Je passe plus de temps à lire, malgré mon travail, que la plupart des gens. J'ai un faible pour les histoires qui vous empoignent d'autant mieux que l'auteur vous prend à témoin dans d'interminables digressions qui donnent à penser. Si l'on peut à l'occasion profiter de son expérience de la vie... Sur ce point, mon ancêtre ne m'a jamais déçu. Le mur de notre salon est tapissé d'éditions originales de ses œuvres qui ne risquent pas de s'abîmer. Il n'y a que moi qui les lis. Je dispose également de dictionnaires de cette époque, pas toujours inutiles. Je sais que vingt cousins lointains au moins en usent de même. À nous tous, peut-être avons-nous lu une bonne partie des œuvres complètes.

Varela m'a fait un beau conte. Il n'avait pas de digressions à m'offrir. Je savais déjà qu'il existe des âmes implacables qui se mettent en campagne pour un rien. Une plaisanterie mal venue peut faire des morts et le malheur de plusieurs familles. Rien ne m'étonne. Les bonnes raisons ne présentent d'ailleurs aucun intérêt.

Les Plech forment un couple bien assorti : le mari est une ombre qui s'est fait chair ; la femme, une chair qui s'est fait ombre. Ils sont anonymes, sans être ordinaires, et découragent toute description. Je serais même incapable de vous dire comment ils sont habillés, même en les ayant sous les yeux. Ils ne mordent pas sur le monde, le monde en principe ne peut mordre sur eux. Une insulte pour beaucoup. Le mari s'est cru simplement en visite quand les autres avaient l'impression de jouer leur sort à chaque levée. Ils se sont attiré la haine d'une personne qui fera tout pour les plonger dans les convulsions du monde. Méfiez-vous des jeux. Il n'y a pas de jeu. Ils ne voulaient d'ailleurs pas jouer. On ne saurait rêver de plus tragique malentendu.

En tout cas, j'y ai gagné une dizaine de bicyclettes, et une vingtaine d'ordinateurs. Si le bouche à oreille fonctionne, faudra réserver longtemps à l'avance. Je n'ai plus qu'à protéger tous ces cadeaux contre les maraudeurs. Près d'une grande ville, je ne les garderais pas longtemps.

Pour accueillir de jeunes vagabondes, j'ai installé une petite annexe au-dessus de l'ancienne étable. Elles pourront toujours se rincer la frimousse à la pompe et utiliser nos sanitaires. À Esperança, qui s'étonnait de mes travaux, j'ai dit qu'un bon fidèle doit être prêt à recevoir les anges qui passent, ce que n'avaient su faire les habitants de Sodome et de Gomorrhe. Elle s'est signée, comme à chaque fois qu'elle croit entendre une plaisanterie sur les textes les plus sacrés.

M. Saturnin m'a fait savoir, par le Net, qu'il était arrivé à bon port. Et j'ai aussitôt contacté, de la même façon, Varela qui m'a appris de bonnes nouvelles.

L'exterminateur a bien été identifié dans un camping aux environs de Vila Real. Et il s'agit bien de notre Denis Marcel national. Selon Varela, on nous le promène peut-être ainsi, au cas où nous nous méfierions, pour créer une diversion, et permettre à un autre affreux d'agir tranquillement. En attendant, il m'a assuré que je devrais recevoir sous peu une caisse de Dão. Bon prince, je lui en enverrai une de Fronton.

Caroline m'a fait un signe discret, alors que nous essayions de venir à bout d'un déjeuner copieux. Je ne me suis pas retourné.

Il a fallu se faire aux nouveaux horaires : le petit déjeuner est servi entre neuf et dix heures, et il est bien plus consistant que l'équivalent anglais. C'est quasiment un repas complet. Vers deux heures de l'après-midi, parfois trois, l'on passe aux choses sérieuses. Une grosse collation en fin d'après-midi, permet d'attendre le souper qui arrive entre neuf et dix heures. L'heure espagnole à côté... Ils ne sont pas près de se mettre à l'européenne.

Je retiens une recette qui reste à ma portée : de la morue sèche dessalée, abondamment arrosée d'huile d'olive, poivrée, parsemée d'ail effilé, recouverte de pain de seigle émietté, encore un trait d'huile d'olive, et l'on met tout cela au four une bonne vingtaine de minutes. Rien n'interdit de rajouter de l'huile pendant la cuisson. Et pour que ça tienne au corps, on a droit à des pommes de terre en robe des champs. Je ne m'amuserais pas à tenter la morue à la cendre, préalablement enveloppée dans du lard et une feuille de chou. Nous apprenons que l'on peut farcir des truites de jambon cru avant de les faire frire dans du jus de lard fondu ; farcir un chevreau de

patates coupées en cubes, d'olives, de chouriço, de saucissons, de jambon, de poivre, le clou de girofle et le saindoux allant de soi. On coudra le ventre de la bête avant de la mettre à la broche. Nous avons eu droit à des fayots, des tripes, je vous passe tout ce que l'on peut faire avec le riz, et l'étonnant dessert au sang de cochon. Le cuisinier ne cherche pas à flatter le palais des étrangers, mais on y arrive en s'y prenant avec méthode. Ce doit être l'air qui veut ça. En tout cas, je ne me contente plus de mon dégraissage matinal. Une randonnée digestive à la tombée de la nuit m'aidera à faire passer le tout, et j'en informe Varela.

Le client assis à côté de la cheminée ne nous regarde pas vraiment. Je reconnais un des joueurs des Sables-d'Olonne. Il n'était pas à la table de la Grande Agathe. Je le signalerai à Varela. L'exécuteur est téléguidé. Je ne me souviendrais pas de ce quidam s'il n'avait pas alors fait partie d'un mécanisme collectif. Caroline a une meilleure mémoire visuelle. Je m'imagine pour le plaisir un trio d'un autre temps. L'amant, la femme et le cocu. Le cocu se contente de son état de cocu. L'amant va au charbon, épouse les querelles ; c'est lui qui se bat en duel. On se croirait chez Labiche ou Feydeau. Des mécanismes aussi simples arrivent à faire avancer une intrigue de boulevard, pourquoi pas celle-ci ?

Leurs sacs à dos étaient plus frais que leurs vêtements. Comme les cavaliers sur leur monture, elles s'étaient reposées. Les chaussures de randonnée semblent faites pour accomplir tous les pèlerinages de la Péninsule, et il y en a. Les jeans troués et plein d'accrocs répondent à la mode du moment. Esperança leur trouve une bonne tête. La grande bringue maigre laisse couler le long de son buste, à partir du col roulé, un chandail informe qui pendouille jusqu'aux genoux, ce qui ne représente aucun inconvénient, vu que sa robe de gitane balaie le sol pour effacer toute trace de son passage. Le visage est abrité par un chapeau de feutre à si larges bords qu'il pourrait tenir lieu de parapluie. Une veste d'homme à peu près à sa taille complète la tenue. Sa compagne à côté semble minuscule, avec sa poitrine de douairière et le ventre assorti. La vivacité d'un furet avec ça, qui explore l'environnement d'un air méfiant. Une veste de pêcheur pleine de poches, le bonnet d'hiver qui descend jusqu'aux sourcils complètent le tableau. L'échalas est tchèque, la boulotte bien de chez nous. Elle vient de Cascais. Nous possédons tous quelques bribes de mauvais anglais, le seul qui ait une vocation vraiment internationale. Une langue s'étiole à se répandre.

J'attendais quatre jeunes femmes. Les deux autres sont arrivées le lendemain. Une rousse écossaise ficelée dans un vieux raglan passé couleur panais. Elle semble décidée à ne jamais l'enlever, mais elle l'ouvre. Elle porte dessous un polo léger et des pantalons moins rêches. Elle se recommande par un visage chagrin dont on ne sait s'il exprime un désespoir contenu ou la colère du Seigneur des Armées. C'est le raglan qui assure le côté négligé. La dernière, native d'Avranches d'après la fiche, a dû avoir un coquin qui a voyagé jusqu'à l'Altiplano. Elle porte le poncho et le couvre-chef assorti. Elle a tout de la pépiante lycéenne. Une bonhomie envahissante. On craint les initiatives. Celle-ci a l'air de vouloir simplement voir du pays. Des pantalons patte-d'éléph' comme on en portait quand mes propres parents étaient jeunes.

C'est un bel assortiment de bêtes à sacrifier. À peine plausible, selon moi. Mais les criminels à idées fixes sont des crétins juste un peu plus subtils que les autres. Je suis tenté de faire des paris sur l'heureuse élue. Varela m'a confié qu'on pouvait continuellement les suivre à distance. Ce sont de vrais arbres de Noël, à ceci près que les décorations doivent rester invisibles.

La commissaire de Castevin doute que les jeunes filles aient été étranglées sur les lieux où elles ont été retrouvées. Elles auraient été enlevées, puis exécutées le jour même, dans une voiture si ça se trouve. Il faudrait sinon un concours de circonstances trop improbable. Avant qu'une jeune fille en rupture de ban vienne se reposer à l'endroit où doit passer un vélocipédiste matinal.

Nous jouons toutes les quatre notre rôle de routardes impénitentes avec une conscience exemplaire. Tout d'abord, nous ne nous attendons pas, apparemment, pour explorer les environs. Nous avons reçu le photo de l'étrangleur, le patron de l'auberge vient de nous remettre celle du complice potentiel.

Un matin, il me dépose près de Vila Real, sur la route qui mène à Amarante. Les autres sont parties la nuit, pour se trouver sur place. Elles me couvrent discrètement. C'est mon tour aujourd'hui de jouer les chèvres. Il n'y a rien de plus prometteur qu'une jeune femme encombrée d'un volumineux sac-à-dos dont elle serait peut-être heureuse qu'on la débarrassât. Je compte me hisser, ainsi harnachée, jusqu'au sommet du Pico do Marão qui offre à ce qu'on dit un joli coup d'œil.

Je marche d'un pas régulier, assez lentement pour que les autres ne me perdent pas de vue. Je ne fais pas du stop, les voitures n'ont aucune raison de s'arrêter. Sauf une. On me propose de voyager plus confortablement et de me débarrasser de mon sac-à-dos pendant quelques kilomètres. Je ne vais pas à Amarante, je veux voir le Pico do Marão. C'est sur leur chemin. Ils comptent passer la nuit à Amarante. Ce sera ça de gagné. L'échange se fait en anglais, c'est le complice de l'étrangleur qui négocie. L'étrangleur est resté au volant, et ne dit rien. Moi, je suis la Britannique, quand même heureuse de rencontrer quelqu'un à qui parler, réticente à l'idée de se laisser embarquer dans une voiture par deux inconnus. Il faut que cela dure assez longtemps pour que les autres puissent s'approcher. Le monsieur est courtois. Il comprend. Je ne risque rien, je monterai derrière avec mon sac. Dans ces conditions... Le monsieur m'aide à me débarrasser de mon sac-à-dos, il m'ouvre la portière, s'engouffre derrière moi, et tombe aussitôt évanoui. J'ai un faible pour les méridiens des acupuncteurs. Je me penche tendrement sur le conducteur pour lui caresser la jugulaire avec mon rasoir.

– Vous n'avez pas honte de vous en prendre à une jeune fille sans défense...?

Mon français est mauvais, mais le fait que je m'adresse à lui dans sa langue maternelle le surprend. Les copines sont arrivées. Elles ont collé nos sacs-à-dos dans le coffre, et se sont installées, deux derrière, avec l'évanoui et moi, on est un peu serrés, la dernière à côté du conducteur.

– Tu ne vas pas le saigner, me dit la Normande. Rappelle-toi : on ne collectionne que les couilles.

L'autre est tétanisé.

– Demi-tour. Il nous arrive d'épargner le chauffeur.

Pas besoin de téléphoner à Vila Real. Un fourgon nous attend. Nous lui remettons nos prises. Le fourgon repart, mais pas pour Vila Real.

Caroline a eu autant de conversations avec Varela que moi. Ce doit être le climat qui l'inspire. Elle a décidé de donner libre cours à son naturel facétieux, et l'autre est prêt à suivre ses suggestions.

- On a voulu m'impliquer indirectement, m'a-t-elle fait remarquer, je m'implique directement.

On nage dans le domaine de l'imprévisible. Puisque l'affaire reste officieuse, rien ne nous empêche de nous amuser. Je la reconnais à peine. Un reste de malice estudiantine qui la rajeunit.

Les deux ravisseurs ont été escamotés.

On a offert aux journalistes une belle scène de crime. Une actrice d'une petite troupe de Porto jouait les cadavres. On n'avait pas lésiné sur les uniformes. Les journalistes pouvaient photographier de loin. Moi, pour une fois, je n'avais pas jugé bon de me dégourdir les jambes. Le patron et la patronne nous initiaient, Caroline et moi, aux subtilités de la brisque.

Les journalistes étaient également là, quand on a retrouvé le cadavre de l'étrangleur, lequel s'était tiré une balle dans la bouche, contrarié qu'il était d'être encerclé dans la bergerie où il s'était réfugié. Avec une police aussi efficace... Dommage qu'on ne pût le confesser, mais on pourrait se rabattre sur le complice dont la photo s'étalait à la une des journaux. En réalité, il avait été coulé dans la grande bleue au large de Matosinhos.

Les policiers rendaient justice à leurs collègues français de Castevin, qui s'étaient contentés de communiquer des renseignements utilisables, au lieu de débarquer avec leurs grands sabots. Il était facile de suivre leur regard. Ils n'avaient malheureusement pas pu éviter le désastre, mais au moins s'étaient-ils arrangés pour que cela ne se reproduisît plus.

Je comprends que la Grande Agathe ait compté sur notre désarroi. Elle devait d'autant moins savoir où elle en était que le suspect en fuite aurait été, selon des sources à peu près sûres, aperçu à Bidart, et que de braves pandores sont venus lui demander des renseignements sur ce monsieur qui avait fait partie de son entourage.

Bluff pour bluff, un important a demandé un entretien du type informel, où il lui a appris que le suspect, appréhendé, disait n'importe quoi pour atténuer ses responsabilités. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour étouffer l'affaire, mais on serait bien obligé de déférer l'individu au parquet, et Dieu sait ce qu'il pourrait dégoïser, encouragé par son avocat, devant un public nombreux.

– Rien que du vent, ricanait Caroline.

On a appris le décès de la Grande Agathe par la presse et le journal télévisé.

"Une ancienne grande fonctionnaire s'est donné la mort..." suivait la nécro.

Elle s'était tiré une balle dans la bouche.

Quant à savoir si elle s'est tuée ou si on l'a tuée, cela nous est complètement égal.

SOMMAIRE

Regardez-moi.....p.	7
L'un dans l'autre.....p.	18
Il faut qu'un poker soit ouvert ou fermé	p. 32
L'idée, c'est Caroline qui l'a eue.....p.	91

CREDITS

© Albert BIÈVRES 2009 pour le texte

Composition Graphique
Ouvrir Hermétique 2009